

LES TROIS AMOURS.

OUVRAGES

SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 3 vol. in-8.

L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.

LE PROLÉTAIRE, publié par Georges Sand.

GUY DE RENCUREL, par Barginet, 2 vol. in-8.

LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

LE PETIT-FILS DE GIL BLAS, par Jules David, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LES

TROIS AMOURS

Mort et vivant

PAR

E. MALPERTUIS.

Tome Premier.

PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Acquéreur du Cabinet littéraire, Collection universelle des meilleurs romans modernes,

Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

A

SON ILLUSTRE COMPATRIOTE

ALPHONSE

DE LAMARTINE,

15 AVRIL 1839,

MALPERTUIS.

DEUX AMIS.

I.

— Comment veux-tu, Jérôme, que nous ayons la même manière de voir et d'apprécier les choses? Songe donc qu'entre toi et moi, il y a toute l'expérience d'une vie, et, je dirais même, toute la profondeur d'une tombe ! Tu ne fais que de naître, enfant, et moi je suis déjà mort. Tu t'élances, ailes grandes ouvertes, au-

devant de toutes les joies de la vie, et moi je me couche lassé de l'existence... Tu dois te souvenir du jour où nous visitâmes les catacombes de Rome. A peine fûmes-nous ensevelis dans leurs profondeurs souterraines, que tu te mis à trembler d'effroi, et que moi, je sentis comme un horrible frisson de bonheur. Pourquoi éprouvions-nous des impressions si différentes en présence du même spectacle? C'est que pour toi, Jérôme, il y avait encore au-dessus de nous un monde de vie et d'amour, et tu frémissais, sous ces voûtes sépulcrales, en entendant marcher précipitamment au-dessus de ta tête tant de jeunes illusions qui tremblaient de ne plus te voir remonter sur terre. Pour moi, ami, rien ne me rappelait en haut; j'aurais voulu rester pour toujours dans ces ombres éternelles; j'étais mûr pour la tombe.

— Tu as tort, Antoine, de penser ainsi. De telles idées irritent la blessure et la font saigner davantage.

— Oui, je te le répète, Jérôme, les catacombes se seraient écroulées autour de moi, que je me serais tranquillement croisé les bras devant des siècles de ténèbres !

— Je veux bien croire que tu souffres ; mais ne te fais-tu pas plus malade que tu ne l'es réellement ? Il n'est pas étonnant qu'après avoir dévoré si vite tous les plaisirs de la vie, tu sois arrivé à l'heure du festin, où, rassasié de tout, tu veuilles donner à la table le coup de pied du dégoût. Aussi regarde-toi bien, Antoine, et tu verras que ce que tu appelles *la mort* n'est certainement qu'un instant *de dégoût*.

— De grâce, Jérôme, s'écria le jeune marquis, Antoine de Chenevers, ne va pas me confondre dans la foule de nos petits jeunes gens *blasés!* Je n'ai rien de commun avec eux, innocents libertins qui font semblant d'être morts surtout pour faire croire aux naïfs qu'ils ont furieusement dépensé leur vie! Ils me font assez l'effet de ces individus qui, après un dîner équivoque, se donnent des airs de ventre-plein, en faisant craquer sans cesse entre leurs doigts le cure-dent de rigueur.. Mais il est des hommes qui ne sont que trop réellement usés de cœur et d'âme. Ceux-là se taisent et tâchent de vivre en apparence comme tout le monde; mais s'il était possible de faire leur autopsie morale, on verrait qu'ils sont morts bien longtemps avant de rendre le dernier soupir. Je suis du nombre de ces hommes-là, Jérôme.....

— Comment? interrompit tristement celui-ci...

— Écoute-moi jusqu'à la fin, pauvre enfant. Quoique mort comme ces hommes, je ne leur ressemble presque en rien..... Mais veux-tu savoir en quoi je diffère d'eux, Jérôme?

Antoine prononça ces mots d'une voix sourde, et en prenant brusquement la main de son ami.

Jérôme tressaillit.

— Parle, Antoine...

— Eux sont véritablement morts, et finissent ainsi par s'habituer à leur tombe. Mais moi j'ai par moment comme des réminiscences de vie; je me remue

dans mes cendres, et je sens un tressaillement étrange qui court de mon cœur à mon âme... Je m'élance sur cette espérance de renaître, mais je retombe soudain, brisé contre la pierre basse et inamovible de mon sépulcre... Ah! Jérôme, voilà le supplice!

— Que ne suis-je, s'écria Jérôme, en serrant la main d'Antoine, le Christ, qui leva d'un signe de sa droite la pierre de son ami Lazare!

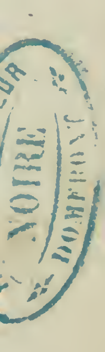
— Alors quelqu'un m'empêcherait encore de sortir du tombeau.

— Qui donc?

— Moi-même.

— Toi-même, Antoine!

— Oui, moi, Jérôme..... Ne comprends-tu pas qu'après m'être déjà une fois donné la mort, ce serait encore moi, homme gâté par tous les désordres de ma jeunesse, homme que les vices ont entièrement façonné à leur guise, qui ferais de suite mourir la faible partie de moi-même qui voudrait vivre encore?.. Ah! Jérôme, ce n'est qu'après être mort que j'ai senti le prix de la vie, pareil à un oiseau étourdi qui ne s'aperçoit du prix de ses ailes que lorsqu'elles sont prises au piége!



Il y eut un moment de silence où les deux amis se regardèrent tristement. Antoine de Chenevers reprit d'une voix mélancolique :

— Que je donnerais de choses pour être comme toi, Jérôme! Il faut que tu

sois né sous un astre plus pur que celui des autres, car tu t'es arrangé dans la vie comme un ange. Tu viens de traverser l'orage de la première jeunesse sans te briser à aucune de nos folles passions. A l'âge où j'arrivai déjà souillé, brisé, cadavre martyrisé de débauches, sans cœur, sans amour, et doutant même de mon âme, toi, Jérôme, tu viens d'arriver pur, le cœur encore ivre de ta première pensée d'amour, et l'âme encore chaude de tout l'enthousiasme du premier essor !..... Mais écoute bien, enfant, les enseignements de mon supplice ! Conserve aussi longtemps que tu le pourras tes chastes illusions ; ce sont les perles de la vie. Tu trouveras dans le monde des gens qui les plaisanteront comme des niaiseries poétiques ; laisse ces hommes dans leur sentiment. Que t'importe en effet leur manière de voir,

si tu es heureux de la tienne ! Moi, le premier, n'ai-je pas poursuivi de mes railleries libertines ce que nous appellions : *faire du sentiment ?* Aussi qu'en est-il advenu ? que j'ai perdu âme, santé, bonheur, au jeu désordonné des passions brutales, et que je ne suis plus maintenant qu'un débris honteux de moi-même !

Le jeune marquis posa lourdement sa main sur son cœur, et poussa un soupir qui semblait soulever une montagne.

— Ah ! reprit Antoine, je voudrais bien sentir une chose que je payerais de toute ma fortune, une chose que Dieu pourtant donne au cœur des plus pauvres, la goutte d'eau du damné pour moi, un seul tressaillement d'amour !...

— Espère, Antoine, reprit Jérôme

d'une voix émue... Quelques mois encore d'une vie sage et tranquille répareront les ravages qu'a faits en toi une jeunesse déréglée. Tu es mort, me dis-tu, mais ne sais-tu pas qu'avec le temps il pousse des fleurs sur les tombes? Qui sait, Antoine, s'il n'y a pas, dans un coin inconnu de ton cœur, une fibre restée vierge; fibre de salut qui pourra tressaillir sous le regard d'une femme que l'avenir te réserve comme un ange rédempteur!

— Rêve d'enfant, répondit Antoine avec un amer sourire.

— Pourquoi? reprit Jérôme étonne.

— Parce qu'il ne m'est plus possible d'aimer; l'amour n'est plus pour moi qu'une chimère en haillons, car j'ai dé-

chiré depuis longtemps son plus beau prestige; j'ai foulé aux pieds ce culte d'estime que toi tu professes encore pour les femmes.

— Je conçois, Antoine, que ces femmes avec lesquelles tu as passé ta jeunesse aient détruit en toi tout sentiment d'estime pour leur sexe : mais crois-tu pour cela que toute femme leur ressemble ?

— Je n'ai pas connu que des courtisanes ; j'ai eu aussi de temps en temps quelques rapports avec des femmes honorées, et je t'assure qu'en regardant cela de bien près, on est forcé de voir que c'est la même chose.

— Blasphème !

— Je comprends, Jérôme, ta naïve

indignation.... Les femmes sont comme ces fleurs dont les couleurs ravissent, mais dont le parfum empeste. Jusqu'ici tu t'es seulement contenté de les voir, mais moi je les ai senties : voilà pourquoi nous différons tant de jugement à leur égard.

Jérôme paraissait souffrir.

— Je m'en veux de te parler ainsi, reprit Antoine, je devrais te laisser dans tes fraîches illusions.... Va, pauvre enfant, reste au milieu de tes rêves le plus longtemps que tu pourras. Vis et tâche d'aimer quelques femmes. Si, après cela, tu conserves le même sentiment d'adoration pour elles, ma foi, Jérôme, Dieu aura envoyé des anges exprès pour toi sur terre.

Jérôme hocha la tête comme un

homme qui dédaigne de croire ce qu'on lui dit. Un sourire presque imperceptible passa sur la figure d'Antoine de Chenevers. Celui-ci alla s'étendre nonchalamment sur une ottomane, et Jérôme ouvrit la fenêtre du salon pour regarder les mélancoliques effets de lumière d'un soleil couchant sur les grands bois du château de Chenevers.

La conversation qui ouvre ce volume aura déjà pu donner aux lecteurs une idée des deux héros de ce roman. Il est bon maintenant de remonter de quelques années dans l'histoire de ces deux hommes, afin de pouvoir les peindre de toute leur hauteur.

Le marquis Antoine de Chenevers s'était trouvé maître de bonne heure d'une immense fortune. A cet âge où

d'ordinaire le jeune homme se contente de n'aimer encore qu'en rêve, Antoine de Chenevers acheta la réalité. A dix-huit ans, il avait une maîtresse qui lui vendit toutes les plus suaves prémices de l'amour. Le malheureux jeune homme perdit bientôt son cœur à ce jeu abominable. Une fois qu'il eut profané l'amour, cette sainteté de la jeunesse, il n'y eut plus rien qu'il ne souillât et brisât au moindre signe de ses passions déchaînées. Ses déréglements firent époque parmi les corrompus du moment; se liant à eux par cette espèce de bruyante fraternité qui se forme si vite au milieu du déshabillé de l'orgie, Antoine les prit tous pour compagnons de ses débauches. Le jeune marquis devint leur roi. Ce fut alors que commencèrent ces nocturnes lupercales dont le souvenir fait encore tressaillir les grandes

courtisanes de ce temps-là. Le délire dura trois ans. A cette époque, la mort étant entrée dans la salle du plaisir, arracha brusquement de la table deux ou trois convives, et fit fuir le reste. On se promit alors d'être sage pour toujours... Ils le furent tous jusqu'au lendemain des funérailles.

La santé du marquis de Chenevers était délâbrée, sa fortune morcelée. Antoine n'eut rien de mieux à faire que de s'esquiver du théâtre de ses triomphes honteux. Il en était temps, car son manteau de pourpre tombait en haillons. Il alla s'enfermer dans une de ses terres. Ce fut seulement alors qu'il s'aperçut des ravages que les jours de folie avaient faits en lui. Tout ce que l'homme a de suave, de grand et d'inspiré était mort dans son âme. Comme ce bourgeon

qu'une nuit d'avril a gelé dans sa fleur, et qui ne présente plus à l'œil qu'une verdure douteuse, Antoine, glacé à sa première heure, n'offrait plus qu'une pâle apparence de jeunesse. L'homme d'enthousiasme et de sentiment n'existait plus en lui, et, comme il le disait lui-même à Jérôme, il était depuis longtemps dans sa tombe. Et pourtant, par je ne sais quelle bizarrerie morale, cet homme avait encore de temps à autre quelques sentiments de vie, sentiments qu'on pourrait comparer à ces petites feuilles qui poussent, on ne sait comment, sur le tronc d'un arbre déraciné, et qui, faute de séve, se flétrissent aussitôt. Telle était l'existence d'Antoine, mélange de vie et de mort, qui rappelait assez le supplice de ces hommes encore vivants qu'on liait à des cadavres et

qu'on jetait ensuite dans les fosses profondes.

Comme l'isolement le rejetait trop souvent sur ses souffrances, Antoine chercha un compagnon de vie. Il rencontrait quelquefois, dans ses promenades sous les bois, un jeune homme dont la figure sereine et rêveuse, dont la frêle constitution annonçaient une de ces natures délicates qui tiennent de l'ange et de l'homme. Un sentiment de curiosité attacha d'abord Antoine aux pas de Jérôme; mais quand le premier découvrit à quelle âme il avait affaire, il fut saisi de cette admiration instantanée qu'éprouve un monstre à l'aspect d'une magnifique créature.

Au lieu de fuir Jérôme comme un contraste accusateur de son passé, le

marquis de Chenevers se rapprocha doucement de lui. En le voyant, et en l'écoutant parler, il se mit à sentir comme un bienfaisant oubli de lui-même; il se surprenait souvent, parlant et pensant comme Jérôme.

Enfin, ces deux hommes d'un passé si différent, se lièrent d'une amitié étroite. Jérôme le fit avec ce dévouement dont une femme seule aurait pu être capable; Antoine, avec cette reconnaissance qui apprécie le sacrifice. Ils firent ensemble le voyage d'Italie. Ce fut pour Antoine un sujet de distraction, et pour Jérôme une occasion d'enthousiasme journalier. L'un en revint froid et fatigué; l'autre, plein de brûlantes inspirations. Ils venaient d'arriver d'Italie au moment où le lecteur a été introduit dans le salon du château de Chenevers.

Antoine craignait que, ce voyage fini, Jérôme ne le quittât pour aller tenter la vie à son tour. Il s'était fait une douce habitude de le sentir auprès de lui; il lui semblait que sa présence jetait comme une clarté sereine sur sa vie. Il s'en était fait un ange complaisant qui venait s'asseoir sur les degrés du sépulcre, et dont le front candide tempérait l'horreur de ses ténèbres. Aussi Antoine, étendu silencieusement sur son ottomane, jetait-il de temps en temps des regards heureux sur Jérôme, qui regardait gravement s'éteindre les dernières lueurs du jour.

Jérôme Lorin, né de simples paysans qui habitaient le village de Chenevers, avait manifesté de bonne heure un goût décidé pour l'étude. On obtint pour lui une bourse au collége de Nantua, et il en sortit à dix-huit ans, couronné de

tous les succès qu'un écolier ambitionne. Mais un beau jour on le vit fermer ses livres, oublier la science, et s'enfoncer des journées entières dans les bois de Chenevers. Les paysans disaient qu'il y avait fait rencontre de la *Dame des bois ;* que celle-ci lui avait jeté un sort, et que, depuis ce moment, il était forcé de la suivre par les halliers, les clairières, les sentiers, les ravins, jusqu'à ce qu'au soleil couchant, elle s'évaporât comme une blanche fumée derrière les aulnes mystérieux de la rivière.

Jérôme avait en effet trouvé sa magicienne au fond des bois de Chenevers. Un jour qu'il s'était enfoncé sous les taillis, tourmenté de quelques vagues idées de bonheur, et le cœur plein de palpitations jusqu'alors inconnues, il s'assit dans l'endroit le plus sauvage de

la forêt; c'était sur les bords bizarrement coupés d'un ravin.

Depuis deux heures, il était en proie à ces mille rêveries dont se peuplent nos heures de solitude; rêveries capricieuses et fugitives qui passent et repassent dans notre âme comme de blanches volées de colombes au fond d'un ciel d'été. Elles venaient de temps en temps s'abattre aux pieds de Jérôme; mais à peine les avait-il un instant caressées de l'œil, qu'elles allaient se perdre de nouveau dans le ciel, et il se mettait à les pleurer comme si chacune d'elles lui eût emporté une pensée de son âme!

Un bruit de feuilles agitées lui fit jeter les yeux de l'autre côté du ravin; alors, soit réalité, soit prestige de son imagination, il vit une femme d'une grande

beauté qui s'était arrêtée pour le regarder. Surprise ainsi par les regards de Jérôme, elle avait disparu sur-le-champ dans le taillis. Celui-ci se jeta inconsidérément à la poursuite de cette apparition ; il n'avait pas remarqué la profondeur du ravin, aussi fut-il cinq minutes à gravir le bord opposé. Arrivé au haut, il se mit à courir du côté où il supposa que sa vision s'en était allée; mais le pauvre jeune homme ne rencontra que la silencieuse profondeur des bois, quelques petits oiseaux qui fuyaient devant lui, et enfin la rivière qui l'arrêta de son eau large et profonde.

Jérôme alla presque tous les jours s'asseoir au même endroit, mais le doux fantôme ne revint pas. Ce fut en ces jours d'attente que le marquis de Che-

nevers rencontra Jérôme. Antoine, si saturé de la réalité, ne se serait jamais imaginé que ce jeune homme qu'il rencontrait si souvent dans ses bois, y courait après une ombre.

Peu à peu le souvenir de cette apparition s'en alla flottant dans l'âme de Jérôme, comme un rêve qui n'avait pas dû se réaliser. Et cependant, à cette heure où nous l'avons laissé accoudé à la fenêtre du salon, il pense encore à cette femme imaginaire peut-être, mais à laquelle il doit son premier tressaillement d'amour.

Ce fut donc à cette époque que Jérôme fit la connaissance du marquis de Chenevers. Il fut d'abord quelque temps avant de bien comprendre l'état moral de son nouvel ami ; mais quand il eut

enfin découvert cet homme jusqu'au fond, il éprouva ce vertige dont on est saisi en se penchant tout à coup sur un abîme. Il voulut d'abord fuir Antoine, mais je ne sais quel sentiment fit taire en lui l'horreur que le jeune marquis lui avait inspirée, et enfin l'attacha à ce dernier par les liens d'une céleste compassion.

Ainsi se contracta cette amitié extraordinaire entre un homme que la vie avait déjà horriblement usé à vingt-cinq ans, et un autre qui, à vingt ans déjà passés, avait encore l'âme aussi fraîche que la première heure d'un beau jour; sublime amitié humaine que n'aurait pas formée un ange avec un démon !

Le soleil s'était couché, depuis une demi-heure, derrière les hautes mon-

tagnes du Bugey. Un faible crépuscule régnait mélancoliquement sur les campagnes. Les objets se confondaient peu à peu dans l'ombre, et les dernières rumeurs du jour mouraient insensiblement sur terre. De blanches traînées de vapeur fumaient le long des prés qui bordaient la rivière. Un silence solennel envahissait la nature ; silence qu'interrompaient par moment le bruit lointain d'un char sur la route, le cri monotone d'une rainette au bord d'un étang voisin , et le chant traînard d'un paysan qui rentrait au village. Un vent frais s'élevait par instant et faisait chuchoter les feuilles d'arbres confus dans l'ombre. Enfin le couchant se colora d'une légère teinte argentée ; c'était la lune qui allait paraître.

Jérôme, toujours debout contre la

fenêtre du salon, se livrait à toutes les rêveries qu'inspire la chute d'un beau jour.

Antoine se promenait de long en large, épiant le moment où il pourrait ramener Jérôme à la conversation.

Un domestique entra en ce moment, et annonça au marquis de Chenevers qu'une dame venait d'arriver au château et désirait lui parler.

Les deux amis se regardèrent avec étonnement, et Antoine dit au domestique de faire entrer cette visiteuse inattendue.

— Du diable si je sais quelle est la femme qui peut venir me voir ici !

— Sans doute une de tes anciennes maîtresses, répondit gravement Jérôme.

— Il ne pouvait pas m'arriver un plus grand malheur, s'écria Antoine en se promenant à grand pas dans le salon.

La porte s'ouvrit en ce moment, et le domestique entra, annonçant cette fois-ci, la vicomtesse de Ceysolles.

MADAME DE CEYSOLLES.

II.

Madame de Ceysolles s'avança timidement de quelques pas et salua Antoine de Chenevers, qui lui fit avec une froide politesse les honneurs de son salon. Grande et belle femme, aux yeux pleins de flammes et d'empire, au front pâle et noble, madame de Ceysolles avait une tête digne d'une couronne de reine.

Au premier aspect, on croyait voir une de ces beautés imposantes et calmes qui prennent l'homme par l'âme sans chercher à l'agacer par les sens. Mais pour qui l'examinait ensuite attentivement, la belle vicomtesse avait au fond des yeux ce je ne sais quoi de hardi, d'avide et de lassé en même temps que laissent dans leurs regards les femmes qui vivent beaucoup. Quelquefois même en souriant ses lèvres révélaient comme un appétit lascif. Si réellement cette belle et grande femme aimait le plaisir, elle devait le comprendre un peu à la manière de Messaline... Ou cette imposante vicomtesse de Ceysolles était d'une vertu invincible, ou cette femme devait avoir des passions promptement exigeantes; c'était une figure qui permettait de faire ces deux suppositions.

Jérôme était resté dans son coin, attendant avec curiosité et même avec une vague émotion, que madame de Ceysolles expliquât le motif de sa visite.

— Je ne sais comment m'excuser, monsieur, dit-elle à Antoine, de la liberté que j'ai prise de m'introduire chez vous sans avoir l'honneur de vous connaître.

— Vous êtes amplement excusée, madame, par le plaisir que nous avons de vous recevoir.

Ce mot *nous* fit tourner la tête de la vicomtesse du côté de Jérôme, qui se mit à trembler comme un enfant, sous le regard soudain de cette belle femme.

— C'est un accident de voyage, reprit-

elle d'une voix plus assurée, qui me force à vous demander, pour moi et ma femme de chambre, une hospitalité de quelques heures. Ma chaise de poste s'est cassée à l'entrée du village, et je ne puis reprendre que demain ma route pour la Savoie. Au lieu de m'ennuyer à mourir dans une méchante auberge de village, je me suis fait conduire au château, persuadée que son maître voudrait bien m'accueillir pour quelques heures.

— Je bénis presque l'accident qui me procure le plaisir de vous recevoir, pendant si peu de temps, dans ma triste solitude.

Madame de Ceysolles remercia de la manière la plus gracieuse le marquis de Chenevers. Après ces premières poli-

tesses, la conversation descendit sur le terrain des mille questions. La noble voyageuse répondit à toutes avec beaucoup de présence d'esprit, et avec cette gentillesse de langage qui annonce la femme du monde. Elle était, disait-elle, veuve du vicomte de Ceysolles, habitait ordinairement Paris, et allait passer quelques jours de l'été aux eaux d'Aix.

Quant à Antoine, il était presque étonné de lui-même ; il avait repris auprès de madame de Ceysolles toutes ses formes élégantes et légères d'autrefois.

Jérôme était resté auditeur muet, mais non impassible de cette longue conversation. Un tressaillement de joie avait agité son cœur, en entendant la voyageuse demander l'hospitalité jusqu'à demain. Le naïf enfant espérait déjà

pendant la fuite de ces quelques heures, commencer avec cette femme un éternel roman d'amour.

Profitant de sa position à l'écart, Jérôme avait examiné avec avidité la belle vicomtesse. Cet examen l'avait fait passer par les suppositions les plus étranges et les plus opposées. Quand madame de Ceysolles se tenait calme et pâle devant le regard hardi d'Antoine, baissant fièrement ses grands yeux bleus, et laissant s'éteindre sur ses lèvres un sourire embarrassé, Jérôme adorait cette beauté sévère comme celle d'une reine. Mais lorsque, oubliant comme par mégarde son rôle imposant de modestie, cette femme lançait tout à coup sur Antoine un regard éblouissant et perfide, souriait de sa lèvre lascive, et faisait soudain briller aux yeux toute la richesse

de ses grâces, comme un serpent qui s'éveille en faisant luire sous les fleurs ses souples anneaux, Jérôme se mettait à rougir pour elle, et allait jusqu'à se demander si ce n'étaient pas là toutes les allures d'une femme galante. Madame de Ceysolles ne restait plus alors devant ses yeux que comme un magnifique appât pour les sens. Mais dès qu'elle reprenait son regard calme, ses lèvres froides, son maintien imposant, Jérôme se repentait de ses coupables suppositions, et tombait de nouveau aux pieds de la belle vicomtesse pour admirer son front noble et serein, ses yeux cachés sous de longs cils rêveurs, et cette belle et chaste tête où devaient vivre de sereines pensées d'amour.

Les observations de Jérôme continuèrent durant tout le temps du souper,

où madame de Ceysolles resta toujours inexplicable à ses yeux. Il sentait pourtant qu'il y avait, dans cette femme, quelque chose d'équivoque, mais il ne savait trop comment s'expliquer ce quelque chose.

Jérôme crut un moment avoir acquis la certitude que la belle étrangère se révoltait en elle-même de la réserve qu'elle devait naturellement s'imposer devant des hôtes inconnus; il jugea même, par certains écarts imprudents, qu'il ne faudrait pas attendre bien longtemps pour lui voir secouer, comme un costume d'emprunt qui n'allait pas à sa taille, cette parure de modestie dont elle s'était affublée. Et cependant quand madame de Ceysolles se retira dans son appartement, elle fit à ses hôtes un salut si plein de pudeur et de mystère, que

Jérôme eut honte de ses suppositions outrageantes, et, une fois la vicomtesse retirée, il se sentit tout à coup saisi d'un indéfinissable repentir et d'une cruelle atteinte d'amour.

— Eh bien ! Antoine, que penses-tu de madame de Ceysolles? fut la première question que Jérôme se hâta de faire à son ami.

— Je pense comme toi, sans doute, que madame de Ceysolles est ravissante de grâces et de beauté.

— Voilà pour l'extérieur... Mais maintenant comment la juges-tu dans le fond ?

— Est-ce que par hasard, dit Antoine en ouvrant de grands yeux étonnés sur

Jérôme, tu aurais cru qu'il fût possible de connaître une femme à la première vue ?... Dieu lui-même ne le pourrait pas, pauvre enfant.

— Eh bien ! moi je crois avoir un peu deviné notre belle étrangère. Tu vas rire de mes observations, Antoine, mais cela ne m'empêchera pas de croire qu'elles soient vraies.

— Voyons un peu, dit Antoine en se rengorgeant malicieusement au fond de sa chaise, je serais curieux de les connaître.

— Lorsque tu étais occupé à faire tous les frais de la conversation, moi, de mon coin, j'observais madame de Ceysolles, écoutant ses moindres paroles, épiant ses regards les plus furtifs, ses

plus petits gestes, ses sourires les plus imperceptibles....

Jérôme hésitait pour dire toute sa pensée.

— Eh bien! dit Antoine, avide de connaître la fin de la phrase.

— Je sais, Antoine, ce qui pique ta curiosité; tu veux savoir mon jugement sur madame de Ceysolles, pour t'en moquer ensuite. Parce que tu as beaucoup plus vécu que moi, tu crois qu'il t'est plus facile de juger des choses de la vie. Tu les vois avec le coup d'œil exercé de l'expérience; mais moi je les devine, pour ainsi dire, avec l'instinct de l'innocence. Nous sommes, pardonne-moi cette comparaison, comme deux limiers dont l'un, déjà vieux et privé

de nez, ne chasse plus que de l'œil, tandis que l'autre, jeune encore et doué d'un odorat vierge, sent le premier ce que l'autre ne verra que plus tard..... Pour en revenir donc à notre belle vicomtesse que, trop préoccupé par les devoirs de l'hospitalité, tu n'as pu remarquer comme moi, qui ne suis pas sorti de ma place d'observation, je te dirai, au risque de te faire rire de moi, que cette dame de Ceysolles m'a fait par moment l'effet d'une femme galante.

— Ah bah! s'écria Antoine en riant aux éclats.

— Oui, reprit Jérôme un peu piqué de l'hilarité de son ami; oui, si tu l'avais bien observée, tu aurais vu qu'elle n'était pas égale dans ses airs de modestie, et que souvent, par un geste imprudent,

elle dévoilait son côté caché, et laissait voir la femme qui attire comme un piége couvert de fleurs, le sourire qui invite et la bouche qui ment d'amour....

— Ah çà! Jérôme, interrompit le marquis de Chenevers, tu n'y penses pas. Comment, toi, l'adorateur de toutes les femmes, as-tu pu concevoir d'aussi vilaines pensées devant cette belle vicomtesse? Ne vois-tu pas que ce que tu appelles séduction de femme galante, n'était qu'une innocente coquetterie de femme du monde?

— Mais comment se fait-il, reprit Jérôme, qui n'accusait plus madame de Ceysolles que pour l'entendre disculpée par Antoine, que cette femme ait fait sur moi une impression si désavantageuse?

— C'est que tu ne connais pas encore la femme. Tu ne sais pas que la plus vertueuse est tout aussi tourmentée de l'envie de nous plaire que celle qui spécule sur ses séductions. J'ai connu une dame de bien grande naissance, de vertu irréprochable, qui ne montait jamais en chaise de poste qu'avec une toilette des plus soignées, parce que, me disait-elle, elle aurait horriblement souffert de laisser derrière elle le moindre passant qui n'eût éprouvé un certain plaisir de la voir..... Madame de Ceysolles ressemble à cette dame; ne restant que quelques heures ici, elle s'est dépêchée de nous plaire pour pouvoir nous quitter demain avec un triomphe de femme sur les lèvres. Comme le temps pressait, elle s'est *trop* hâtée et tu as donné un nom honteux à ce qui n'était qu'une prodigalité de coquetterie.... Au reste, je ne

sais pas pourquoi je te fais l'apologie de madame de Ceysolles ; cette femme serait ce que tu la supposes, que je n'en serais pas surpris ; rien ne m'étonne, Jérôme.

Celui-ci ne fit pas attention à la dernière réflexion d'Antoine ; c'était son mauvais esprit qui revenait. Le marquis de Chenevers avait relevé dans l'idée de Jérôme madame de Ceysolles ; c'était tout ce que ce dernier voulait : on croit si facilement ce qu'on désire. Antoine, de son côté, se proposa d'observer demain la belle voyageuse, et les deux amis se séparèrent à minuit.

Jérôme ne dormit presque pas. Appuyé sur le balcon de sa fenêtre, où la lune donna une partie de la nuit, il regardait l'aile du château qu'occupait madame de Ceysolles. Son image peu à

peu idéalisée par les mystérieuses influences d'une nuit d'été, s'approcha de Jérôme comme une apparition de sainte, miraculeusement blanche et entourée d'une douce auréole de pureté. Son sourire révélait alors une pensée céleste. Les magnifiques proportions de son corps se dévoilaient chastement comme à travers une espèce d'aube argentée. Jérôme se jeta à genoux devant cette vision et s'écria, sa main sur le cœur :

— Mon Dieu ! c'est bien là la femme que je devais aimer !



UN RAVIN.

III.

Le lendemain matin, le domestique de madame de Ceysolles vint lui annoncer que sa chaise de poste ne pourrait être raccommodée entièrement qu'à la chute du jour. Cet incident rendit Jérôme heureux et contenta Antoine; il laissait à ce dernier le temps de savoir si les observations de Jérôme sur madame

de Ceysolles avaient quelque ombre de vérité. La belle voyageuse joua parfaitement son rôle de femme contrariée de ce retard, et s'excusa de l'embarras que pouvait causer au château un si long séjour.

Madame de Ceysolles s'aperçut de suite qu'Antoine l'observait davantage qu'hier ; son instinct de femme lui fit comprendre que celui-ci était un plus terrible observateur que Jérôme, et elle s'entoura de toute la réserve dont, en pareille circonstance, doit se protéger une femme de distinction. Jérôme était ivre de bonheur ; la belle voyageuse ne détruisait pas au jour le chaste prestige de son rêve de la nuit. Son amour se vivifia donc de toute la force de la réalité.

Antoine eut beau observer madame de Ceysolles, rien dans ses paroles, sourires et gestes, ne vint trahir la femme facile, et de temps en temps il jetait un regard railleur sur Jérôme, comme pour le complimenter de la justesse de ses observations sur la noble étrangère.

Après le déjeuner, Jérôme proposa une promenade sous les bois. M. de Chenevers, retenu au château par quelques affaires, ne put être de la partie. Madame de Ceysolles, suivie de sa femme de chambre, sortit accompagnée de Jérôme.

Le commencement de la promenade fut silencieux; Jérôme était trop ému pour pouvoir parler, et la vicomtesse gardait un silence affecté. Mais en s'enfonçant insensiblement sous les bois,

Jérôme sentit je ne sais quelle douce hardiesse inspirée par la mélancolique solitude des forêts, et il s'écria :

— Ne trouvez-vous pas, madame, qu'on se sent plus doucement vivre sous ces ombrages tranquilles !

Elle répondit par un signe de tête affirmatif, et continua de marcher en jouant coquettement avec les franges vertes de son ombrelle. Jérôme s'arrêta de quelques pas pour la regarder tout à son aise, et puis il revint marcher à côté d'elle bien résolu de continuer la conversation.

— J'ai toujours été un amant de la solitude, continua-t-il avec un léger tremblement dans la voix ; aussi que de

fois ai-je parcouru ces forêts pour y vivre seul avec mes pensées !

Il se mit alors à conter naïvement à madame de Ceysolles tous ses rêves de jeune homme, ses douces espérances, ses moments de lassitude morale, ses élans subits vers un bonheur ignoré, toutes ces choses enfin qui flottent vaguement à l'aube de la vie de l'homme! La sévère vicomtesse se trouva prise au piége de la façon la plus bizarre. A une conversation un peu légère elle aurait opposé le silence et la réserve que toute femme doit avoir en pareil cas ; mais pouvait-elle conserver, devant la simple et naïve parole de Jérôme, cette attitude sévère qu'elle s'était imposée depuis le commencement ? Non, car elle aurait été tout aussi ridicule qu'un guerrier qui resterait couvert

de son armure d'acier devant un enfant qui lui jetterait des fleurs. Elle se mit donc à écouter Jérôme avec complaisance et à lui jeter de temps en temps un regard étonné et tout mêlé de sourire.

— Non, jamais, s'écria Jérôme enhardi, ces bois ne m'ont paru plus beaux qu'aujourd'hui ! Jamais je n'ai été plus frappé de leurs majestueuses profondeurs, plus attentif à leurs vastes murmures, plus tremblant à leur moindre tressaillement !.... Il me semble que je jouis de la vie de tout ce qui chante, fleurit et palpite autour de nous !....... Serait-ce vous, madame, qui seriez cause de tout cela ?... seriez-vous assez puissante pour donner le bonheur ?

Cette question embarrassa madame

de Ceysolles qui répondit banalement :

— Il est des jours où l'on se sent plus porté à être heureux.

Jérôme ne s'aperçut qu'en ce moment qu'ils étaient arrivés aux bords du ravin où, une année auparavant, lui était apparue une mystérieuse femme. Le soleil dorait d'une lumière ardente les bords sablonneux du ravin. Quelques lézards effrayés se cachaient bruyamment dans les broussailles. Un seul oiseau chantait tristement sur l'autre bord. Jérôme s'arrêta pensif, et le souvenir de la femme qu'il avait vue une fois disparaître en ces lieux se releva doucement du fond de son cœur.

— Mais qu'avez-vous donc ? demanda

madame de Ceysolles étonnée du silence et de l'immobilité de Jérôme.

— Un souvenir, madame, répondit celui-ci d'une voix mélancolique.

La belle vicomtesse le regarda avec curiosité.

— Oui, madame, un souvenir dont j'ai vécu jusqu'à présent, et que, seule, vous avez pu faire mourir en moi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Jérôme.

— Écoutez donc, dit-il alors d'une voix émue..... C'était par un aussi beau jour que celui-ci; j'errais sous ces bois, inquiet et comme oppressé d'une vague souffrance; je rêvais à une femme. Je la cherchais sous ces bois comme si leurs

ombres mystérieuses eussent caché cet être aimé. Fatigué de ma poursuite inutile, je m'étais assis sur les bords de ce ravin, à la place où nous sommes tous les deux. Le soleil se couchait et les arbres jetaient des ombres gigantesques autour de moi; je souffrais. Tout à coup j'aperçus, sur l'autre bord, une femme belle comme vous. Je courus à elle, mais elle s'évanouit devant moi comme le charme d'un rêve.... Depuis ce soir-là ce souvenir est toujours resté dans mon cœur; mais à votre arrivée, la vision a pâli devant la réalité.... Oh! madame, vous êtes la figure dont cette apparition n'était que l'ombre; à vous donc maintenant le souvenir, à vous maintenant l'amour!

Jérôme était tombé aux pieds de madame de Ceysolles, qui était assise sur un

fragment de roche couverte de mousse. La vicomtesse vit de suite qu'il n'y avait qu'une chose à faire pour donner le coup de mort à cette brusque déclaration; c'était de la tourner en ridicule. En ce moment la plaisanterie était le verre d'eau froide jetée à la tête d'un fou.

— Il me semble, monsieur, dit-elle avec un sourire cruel, que vous auriez bien pu ne pas m'entraîner si loin pour me faire votre déclaration, à moins cependant que vous ayiez voulu m'amener sur les lieux mêmes pour me confronter avec votre fantôme.

Jérôme regarda fixement madame de Ceysolles, et quand il eut bien compris le sens de ses paroles, je ne sais quoi de froid se répandit dans son cœur,

mais il s'éloigna machinalement de cette femme. On retourna au château ; la rentrée fut des plus silencieuses. Jérôme ne parla plus de tout le temps de la promenade ; il marchait tristement, le front penché, derrière madame de Ceysolles ; il semblait suivre les funérailles d'une illusion de moins. Arrivée à la porte du château, la belle promeneuse le regarda avec une douce expression ; était-ce de repentir pour l'avoir si cruellement fait souffrir ; était-ce par simple calcul de femme qui cherche à se ressusciter dans le cœur d'un homme, pour le seul plaisir d'y régner encore ? Jérôme n'analysa pas ce regard, mais comme un malheureux qui s'est cru plongé dans une nuit éternelle, et qui retrouve tout à coup une étincelle sous les cendres, il s'enfuit précipitamment dans sa chambre pour y rallumer et entretenir une

dernière et faible lueur d'espérance.

Jérôme laissa, jusqu'à l'heure du dîner, madame de Ceysolles en tête à tête avec Antoine de Chenevers.

La nuit arrivait. Déjà les chevaux de poste hennissaient dans la cour d'honneur du château, et, dans quelques minutes, ils allaient emporter pour toujours madame de Ceysolles. Jérôme se promenait dans sa chambre comme un désespéré; le moindre piétinement des chevaux, un coup de fouet, le plus petit bruit de roue sur le pavé, le faisaient tressaillir des pieds à la tête. Il entendait déjà dans sòn cœur le bruit de la fatale chaise de poste qui s'éloignait; une sueur subite lui glaçait le visage, et, les genoux rompus, il tombait lourdement sur une chaise. Enfin, une résolution vint sou-

dain traverser sa pensée ; il se leva précipitamment, et, profitant d'un moment où, seule dans sa chambre, madame de Ceysolles achevait ses apprêts de départ, il se présenta devant elle sans être annoncé.

La vicomtesse ne parut pas très-surprise de cette brusque visite.

— Madame, s'écria Jérôme en se jetant assis sur la première chaise venue, je veux partir avec vous !

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur, répondit madame de Ceysolles, avec un sang-froid qui ne fit qu'irriter la passion de Jérôme.

— Oui, madame, je veux partir avec vous.

— C'est m'insulter que de croire que je vous accepterais, moi, voyageant seule, comme compagnon de route.

Jérôme fut épouvanté de la parole amère de la noble voyageuse.

— Mais au moins, dites-moi où vous allez, madame! Je vous y suivrai comme une ombre fidèle... Dites-moi où je pourrai vous retrouver, car vous voyez bien que je ne puis plus vivre loin de vous! Si vous partez sans me laisser la moindre espérance de vous revoir, vous me ferez si cruellement souffrir que je serai capable d'en mourir. Je serai comme un homme que fuit la lumière du jour sans lui laisser le moindre espoir d'un retour d'aurore... Oh non! vous ne serez pas si cruelle.

— Il faut oublier, monsieur, répondit madame de Ceysolles d'une voix grave.

— Oublier ! s'écria Jérôme !..... Voilà donc votre seul mot de consolation..... Ah ! madame, quand on fait d'aussi cruelles blessures que vous les faites, on devrait avoir de meilleurs remèdes pour les guérir !

Jérôme en arrivait au moment où l'amour allait se tourner en fiel. Madame de Ceysolles comprit tout ce qu'une âme aussi douce que celle de Jérôme devait souffrir pour en être arrivée là, et elle lui dit, avec un sentiment de pitié dans la voix :

— Jérôme, c'est une passion insensée que vous nourrissez là.

Celui-ci ne put s'empêcher de frémir

de la conviction avec laquelle la vicomtesse lui dit ces paroles.

— Oui, monsieur, continua-t-elle d'une voix plus basse, vous avez été trop prompt à m'aimer; vous vous êtes jeté inconsidérément aux genoux d'une femme que vous ne connaissiez pas la veille et qui devait vous quitter le lendemain. Prenez garde, monsieur, c'est une chose terrible que d'aventurer son cœur. J'ai assez d'expérience pour me permettre de vous donner ici une leçon. N'aimez jamais à la première vue. Il ne faut pas, parce qu'en ce moment toutes les idoles vous paraissent belles, vous prendre d'amour à la première que vous rencontrerez; celle-ci est peut-être rangée dans la classe des divinités malfaisantes. Ainsi, Jérôme, n'aimez jamais une femme sans bien la connaître. La

femme est la chose qui trompe essentiellement. Méfiez-vous surtout des plus belles; ce sont les fruits les plus vermeils qui nourrissent le plus de vers. Mais, si après avoir bien vu à fond la femme que vous voulez aimer, vous la trouvez encore digne de votre amour, aimez-la, monsieur, aimez-la de tout votre cœur, car vous ne compterez pas deux miracles pareils dans toute votre vie.

Jérôme regardait, stupéfait, cette femme qui lançait si tranquillement l'accusation contre son sexe. Madame de Ceysolles ne put s'empêcher de sourire de l'étonnement du jeune homme.

La conversation avait pris une tournure assez singulière; madame de Ceysolles commençait un cours d'existence

pratique devant Jérôme qui était venu lui parler d'amour.

— Mais vous oubliez donc que je vous aime! s'écria celui-ci impatienté du ton grave que prenaient les choses.

— Moi, monsieur, repartit froidement madame de Ceysolles, je ne vous conseille pas de m'aimer.

— Mais pensez-vous à ce que vous dites? répondit Jérôme, qui marchait de surprise en surprise.

— Je fais mieux que de le penser, je le sens..... Oui, monsieur, je ne vous conseille pas de m'aimer.

— Mais pourquoi? balbutia Jérôme, qui trémblait de recevoir une réponse.

— Pourquoi ? reprit la vicomtesse...

Elle hésita de parler, et son regard se baissa à terre.

— Pourquoi, madame ? dit Jérôme, qui attendait en tremblant le mot du dénoûment de cette scène singulière.

— Tout amour est impossible entre nous, monsieur..... En amour comme en mariage, il faut que chacun apporte sa dot. Votre cœur est encore riche de son premier amour, et moi j'ai tant aimé dans ma vie que je ne puis plus aimer personne. Vous m'apporteriez tout le trésor de vos illusions que je n'en sentirais pas le prix. A vos paroles d'amour je ne saurais que répondre ; à tous vos regards de feu je resterais froide ; je ne sais plus

comme on peut aimer, car je ne sens plus rien *là*.....

Elle posait tristement la main sur sa magnifique poitrine.

— Ah! tenez, reprit-elle, comme dégoûtée d'elle-même, je ne sens même pas ce que je vous dis. Je suis comme une comédienne qui dit assez bien son rôle, mais dont le cœur se moque de ce que sa bouche déclame........ Ah! monsieur!.....

Jérôme regardait avec effroi madame de Ceysolles; il semblait comme épouvanté d'avance d'une chose qu'il allait bientôt comprendre. Il attendait donc avec une terreur d'enfant que la belle étrangère levât le dernier voile. Mais le visage de madame de Ceysolles reprit

tout à coup son masque impassible, et regardant froidement Jérôme :

— Monsieur, voici le moment de nous séparer ; les chevaux s'impatientent à la porte..... Adieu, monsieur,..... tâchez d'oublier ; c'est une si bonne chose que de s'habituer à cela de bonne heure.....

En ce moment le valet de chambre du marquis de Chenevers vint remettre une lettre à madame de Ceysolles. Elle la lut précipitamment, et ne put s'empêcher de tressaillir en arrivant aux dernières lignes. La vicomtesse réfléchit un instant, et donna ordre de renvoyer les chevaux de poste. Elle pria Jérôme de la laisser seule. Celui-ci se retira sans rien comprendre à la résolution subite de la voyageuse ; il chercha donc Antoine

pour savoir de lui le mot de l'énigme ; mais il ne rencontra nulle part le jeune marquis, et personne ne put lui dire où il était.

LÉDA.

IV.

Il est nécessaire d'ajouter un mot sur ce qui s'est passé au chapitre précédent, pour bien comprendre les événements qui vont suivre.

Madame de Ceysolles, avec cette finesse d'observation qu'une femme seule possède, avait tout de suite deviné les

deux hommes qu'un accident de voyage avait mis en relation avec elle. Elle vit de suite que Jérôme allait l'aimer; elle monta donc complaisamment sur le piédestal que son jeune adorateur lui avait élevé, et s'y tint d'abord froide et calme comme une déesse de marbre. Jérôme, ravi d'amour et de crainte, conçut une honte profonde du jugement dont il avait d'abord marqué la belle voyageuse. Madame de Ceysolles, de son côté, s'en voulut beaucoup de la manière dont elle avait traité la déclaration du pauvre jeune homme; elle chercha donc à se relever de suite dans le cœur de Jérôme; c'est ce qui arriva, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

La belle étrangère voulait partir, toujours enveloppée du voile mystérieux que Jérôme avait tant cherché à

soulever; mais au moment où, déchiré de toutes les douleurs d'une séparation, Jérôme se jeta à ses pieds, elle commit une grande imprudence : elle eut pitié du jeune homme. Elle lui avoua donc d'une voix douce et triste qu'elle ne pouvait plus aimer; elle allait peut-être lui parler avec plus de franchise encore, lorsque, avec une perfide adresse, elle remit tout à coup le voile sur la plaie, et se releva froide et noble devant le regard interrogateur de Jérôme. Celui-ci, trop ému pour comprendre de suite le fin mot de tout cela, ne vit dans les paroles de madame de Ceysolles que les humbles expressions d'une femme qui s'abaisse pour être relevée de toute la hauteur d'un sentiment d'admiration, et il se retira de devant elle plus rempli d'amour que jamais.

Madame de Ceysolles ne fut pas longtemps sans avoir un soupçon de l'état moral du marquis de Chenevers. Restée seule avec lui, après la promenade dans les bois avec Jérôme, elle eut une assez longue conversation, où Antoine lui laissa voir vaguement de quelle manière il avait employé sa vie. Elle comprit alors dans quel vide le passé l'avait laissé, et dans quelle tombe d'indifférence il avait tout jeté : amour, femme, espérance et bonheur. Madame de Ceysolles pensa qu'il y aurait de la gloire à réveiller un tel homme. Dès ce moment elle rêva la conquête d'Antoine : elle se laissait complétement prendre au piége de sa vanité. Ainsi donc cette femme qui avait dédaigné Jérôme, qui pleurait à ses pieds ses premières larmes d'amour, cherchait à conquérir le cœur d'Antoine, tout ridé qu'il était.

Elle commença par lancer un regard perfide ; c'était le coup de feu qui éveillait l'ennemi assoupi. De ce moment, elle se mit à faire à Antoine une guerre de sourires assez dangereux, de regards à moitié hardis, et de paroles agaçantes. Antoine, qui ne se doutait pas du motif vaniteux qui faisait agir madame de Ceysolles, trouva que le jugement porté par Jérôme sur cette femme n'était pas si téméraire, et il voyait cette nouvelle opinion de plus en plus corroborée de mille petites preuves. Madame de Ceysolles vit avec plaisir que le marquis de Chenevers faisait déjà davantage attention à elle. Elle ne supposa pas qu'Antoine l'eût si grossièrement devinée; son orgueil aurait été plus fort que sa coquetterie, et elle se serait retirée d'une intrigue où on lui donnait tacitement un rôle aussi honteux.

Antoine, que les petites séductions de la belle vicomtesse avaient un peu ranimé, et qui, soit par curiosité, soit pour un motif plus secret, désirait voir jusqu'où irait cette singulière aventure, écrivit à madame de Ceysolles ce billet qui lui fut remis en présence de Jérôme.

« Madame, si votre voyage n'exige
» pas que vous partiez ce soir même,
» veuillez rester encore quelques jours
» au château de Chenevers. Cette in-
» vitation est faite au nom de la plus
» franche hospitalité, et celui qui vous
» la fait sera heureux du plus petit re-
» tard que vous mettrez à quitter sa
» solitude. »

Madame de Ceysolles n'hésita pas un seul instant pour rester au château de Chenevers ; elle y était retenue par le

motif le plus tyrannique qui puisse enchaîner une femme, par la vanité. Elle fit donc savoir à Antoine qu'elle acceptait pour un jour encore son hospitalité. Celui-ci sut dès lors à quoi s'en tenir : la femme était jugée.

Minuit sonnait à la grande horloge du château; il n'y avait plus de lumière qu'à une seule fenêtre; c'était à celle de la chambre de madame de Ceysolles. Délicatement enveloppée d'un peignoir de mérinos blanc, et étendue sur une délicieuse couchette, auprès de la cheminée où brûlaient deux petits tisons, elle attendait le marquis de Chenevers qui lui avait promis sa visite à l'heure où tous les yeux seraient fermés au château. Antoine ne se fit pas attendre. Ils échangèrent un sourire en se trouvant seul à seul à pareille heure.

— Mon Dieu, madame, que vous êtes pressée de nous quitter ; vous ne nous donnez qu'un seul petit jour de retard !

— Vous comprenez, monsieur, reprit la vicomtesse, qui riait sous cape du ton sentimental avec lequel Antoine avait dit ce qu'il ne pensait pas, que rester plus longtemps ici serait me compromettre aux yeux du monde.

La figure d'Antoine se rida d'un petit sourire ironique; il n'échappa pas au regard de madame de Ceysolles.

— Je devine, lui dit-elle froidement, l'arrière - pensée de votre sourire. Je connais, monsieur, toute la mauvaise opinion que vous avez de nous autres, pauvres femmes.

— Oh ! madame, reprit aussitôt Antoine, nul ne professe plus d'estime que moi pour votre adorable sexe.

— C'est une chose que je serais curieuse de vous entendre prouver, repartit en souriant madame de Ceysolles.

— De grâce, belle vicomtesse, reprit Antoine, en prenant la main de madame de Ceysolles, pas de discussion, ce soir... ce soir est pour l'amour.

— Pour l'amour! s'écria-t-elle en riant aux éclats.... Comment vous allez parler d'amour ?.... Ah ! monsieur le marquis, décidément vous jouez la comédie ce soir.

— Puisque vous me connaissez si bien, madame, reprit Antoine, en étei-

gnant les deux bougies qui brûlaient sur la cheminée, il n'est pas nécessaire de nous regarder avec tant de lumière.

Madame de Ceysolles fut piquée de la liberté qu'Antoine prenait chez elle; celui-ci sentit sa maladresse.

— Pardon, madame, lui dit-il à voix basse, j'ai craint que ces lumières ne fissent soupçonner une visite; on a oublié de fermer vos abat-jour.

A la vive clarté des bougies avait succédé un faible rayon de lune, comme aux joies d'une fête un regret mélancolique. La chambre s'était remplie d'une mystérieuse obscurité. Antoine et madame de Ceysolles furent quelques instants sans parler; un rossignol chantait

dans le bosquet voisin. Le ciel étincelait d'étoiles qui brillaient à travers les rideaux de mousseline, comme des yeux jaloux de femme derrière un voile de gaze. Tout autre qu'Antoine eût éprouvé en ce moment une atteinte d'amour, tout autre que lui aurait senti un tressaillement de volupté en entendant palpiter dans l'ombre madame de Ceysolles. C'était pour cette femme le moment de savoir si ce jeune marquis de Chenevers pouvait encore se laisser prendre à un sentiment. Elle se laissa donc aller amoureusement dans les bras d'Antoine qui l'attirait à lui ; mais elle ne put s'empêcher de frissonner de la tête aux pieds en se sentant pressée contre une poitrine de marbre.

Antoine chercha de suite à triompher avec toute la froide adresse d'un libertin,

mais madame de Ceysolles s'échappa brusquement de ses bras, et alla s'asseoir à l'extrémité du canapé. Ce mouvement rapide était le résultat d'une délibération tenue en elle-même depuis quelques minutes. Le lecteur n'a pas oublié que la vanité seule lui avait fait entreprendre la conquête du marquis de Chenevers, mais elle ne voulait savoir que de quoi elle était capable sur le cœur de cet homme. Quand donc elle s'aperçut que, même dans les bras d'une femme, tout sentiment était mort dans Antoine, et qu'il n'obéissait en ce moment qu'à une loi brutale et effrontée des sens, elle eut peur comme ce physicien qui fut tout à coup saisi à bras le corps par le cadavre qu'il avait eu l'imprudence de galvaniser. Elle voulut fuir des bras du jeune marquis, mais celui-ci la retint lâchement.

—Voilà un singulier caprice, dit Antoine, en l'arrêtant au moment où elle fuyait vers la fenêtre. En sommes-nous donc arrivés là pour jouer à quelque jeu innocent

— Mais, il me semble qu'entre nous deux, monsieur de Chenevers, il n'y a pas autre chose à faire.

— Croyez-vous, madame, que mon amour puisse se contenter de badinage? dit Antoine, en donnant assez impudemment à ses paroles une expression de sentiment.

— Vous voudriez peut-être me faire croire que vous m'aimez, reprit ironiquement madame de Ceysolles.

— Eh ! pourquoi ne vous aimerais - je pas , madame ?

— Parce que , monsieur , vous ne pouvez pas aimer.

— Aimer ou non, qu'importe, ma belle vicomtesse ! s'écria Antoine , en ramenant effrontément à lui madame de Ceysolles , vous êtes à moi ce soir.

Elle avait entendu sa sentence , et il n'y avait rien à espérer du cœur de cet homme. La résistance était difficile, car elle avait livré d'elle-même le camp à l'ennemi. Madame de Ceysolles se demanda alors en elle - même , comment elle , qui connaissait si bien les hommes, avait pu compter si facilement sur le cœur d'Antoine; mais elle oubliait qu'elle

avait obéi à une de nos plus aveugles passions, la vanité.

Madame de Ceysolles prit tout à coup, vis-à-vis d'Antoine, une contenance plus impérieuse ; il était aisé de voir qu'une idée libératrice lui était passée par la tête, et qu'elle allait suivre une nouvelle tactique pour se défendre.

— Monsieur de Chenevers, dit-elle en prenant un ton de voix différent de celui qu'elle avait eu jusqu'à présent, vous savez le nom qu'on donne à ces femmes qui se livrent sans amour aux hommes.

— Mais, belle vicomtesse, reprit Antoine, surpris de la demande de madame de Ceysolles, il s'agit bien de ces femmes en ce moment.

— Vous n'avez pas répondu à ma question... Comment nommez-vous ces femmes, monsieur ?

— Mais ce sont les courtisanes.

— Et les courtisanes, que demandent-elles pour se livrer à un homme qui ne les aime pas ?

— De l'or, madame, répondit Antoine, qui ne savait où elle en voulait venir.

— Eh bien ! monsieur de Chenevers, dit madame de Ceysolles, en tendant froidement la main, il me faut de l'or pour me posséder ce soir.... Ah ! vous voulez, continua-t-elle en se tournant arrogamment vers Antoine stupéfait, que je sois à vous cette nuit, mais pour cela il faut m'acheter, entendez-vous ?....

N'ai-je pas admirablement joué mon rôle ?.... Comme la courtisane a bien tiré profit de la vicomtesse de Ceysolles !..... Eh bien ! monsieur, m'aimez-vous toujours ?... voulez-vous maintenant acheter mes faveurs ?...

Antoine ne vit, dans le rôle honteux que se donnait tout à coup la belle étrangère, qu'un sublime procédé de femme qui se défigurait horriblement pour repousser les désirs d'un homme. Il ne put s'empêcher de la regarder avec admiration.

— Eh bien ! monsieur, il faut nous dire adieu, reprit madame de Ceysolles, qui croyait s'être ainsi délivrée d'Antoine.

— Nous dire adieu, belle vicomtesse! mais vous n'y pensez pas.

— Avez-vous oublié la condition du plaisir?

— Mais puis-je vous déshonorer, madame de Ceysolles, vous acheter?

— Singulière logique que vous avez là, monsieur; vous craignez de déshonorer la femme qui maintenant veut se vendre, et vous n'aviez pas honte tout à l'heure de souiller une dame que protégeait un nom illustre, et qui recevait les honneurs de votre noble hospitalité!

Le débauché Antoine aurait eu honte de battre en retraite; d'ailleurs il eût semblé que la dernière condition de madame de Ceysolles était plus propre à le

retenir que tous les droits sacrés de l'hospitalité. Il demanda donc à madame de Ceysolles quel était le prix du plaisir, persuadé que la pauvre femme n'avait inventé cette condition que comme une porte de salut qui se fermait encore devant elle. Le prix fut proposé et accepté sans conteste.

— Eh bien! donc, madame de Ceysolles....

— Je ne suis plus madame de Ceysolles, monsieur de Chenevers. Je me nomme la courtisane Léda.

— Vicomtesse ou courtisane, s'écria Antoine en la reprenant dans ses bras, tu es ma divinité de cette nuit.

— Allez, Antoine, dit-elle avec une

colère concentrée, vous n'avez jamais été plus heureux que ce soir; car vous n'avez jamais plus mal agi.

Le marquis de Chenevers alluma une bougie, écrivit quelques lignes, les signa, et remit le tout à la belle étrangère, en lui disant d'une voix ironique :

— Voilà cependant le prix convenu.

Elle le reçut sans aucune émotion, et Antoine éteignit le flambeau. . . . . .

. . . .

Jérôme, accoudé à sa fenêtre, laissait rêver ses regards du côté des appartements occupés par madame de Ceysolles. Les fenêtres éclairées d'une lumière subite ressortirent un instant sur la sombre façade du château, et rentrèrent tout à coup dans les ténèbres...

Elle a passé pour moi comme cette lumière, pensait Jérôme que cette nuit pâle et tranquille ramenait à des idées mélancoliques.....

Ses yeux restèrent tristement fixés sur les fenêtres redevenues sombres comme son âme. Il tourna ensuite ses regards du côté du levant, où blanchissait déjà l'aurore; c'était le jour qui devait amener le moment du départ de madame de Ceysolles..... O jour! disait-il en lui-même, que ne peux-tu rester à jamais dans les ténèbres! O toi dont j'ai si souvent désiré voir se hâter le réveil, aurore, puisses-tu dormir longtemps encore dans ta couche d'ombres! Autrefois, en frappant de tes rayons d'or à mes carreaux, tu réveillais toutes mes joies qui se mettaient à chanter autour de mon lit comme un

essaim d'oiseaux heureux. Et maintenant je redoute l'éclat de tes premiers rayons, parce que, dès qu'ils brilleront à ses fenêtres, la seule femme que j'aime se lèvera comme une autre aurore, et fuira loin de mes yeux sans revenir, comme toi, aurore du ciel, m'éblouir le lendemain!... Le jour, indifférent à la prière de Jérôme, faisait déjà pâlir les étoiles et chanter le coq sur le seuil des granges. Il ferma subitement ses rideaux et se jeta sur son lit, où il s'endormit d'un pénible sommeil. Il ne s'éveilla qu'au grand jour.

PREMIÈRE DÉCEPTION.

V.

Au bout d'un quart d'heure, Antoine s'était relevé d'entre les bras de la belle voyageuse, honteux de lui-même, brisé et froid comme un homme qui aurait dormi sur la pierre. Il sortit sans rien dire et revint, quelques minutes après, un flambeau à la main. Il l'approcha brusquement du visage de la vicomtesse,

comme pour saisir à l'improviste l'impression qui devait se trahir sur les traits de cette femme.

Antoine ne croyait pas encore à la courtisane, persuadé qu'il était que madame de Ceysolles n'avait inventé ce rôle infâme que pour l'arrêter par la proposition de se vendre à lui ; ou bien il pensait que, ne pouvant plus résister, madame de Ceysolles avait voulu cacher sous le masque de la courtisane la rougeur qui aurait dévoré le front de la vicomtesse. Tout habile à voir qu'il se disait, Antoine n'avait donc pas su découvrir Léda sous madame de Ceysolles, et lorsque cette dernière lui dit ce qu'elle était, il ne la crut pas, par la raison bien simple qu'elle lui disait la vérité.

Mais Antoine ne put s'empêcher de tressaillir en revoyant, à la lueur de son flambeau, la figure ironique et pâle de cette femme. Madame de Ceysolles avait ôté son masque; c'était bien la courtisane Léda. Il y avait dans ses yeux creux et luisants, sur ses lèvres crispées, comme une basse expression de colère qui trahissait la femme de mauvaises mœurs. Antoine recula comme devant le fantôme d'une de ses abominables maîtresses d'autrefois. Elle prit, avec un sourire effronté, le rouleau d'or qu'Antoine avait déposé sur sa table de nuit.

— Ah! monsieur de Chenevers, dit Léda qui avait aperçu le moyen de se venger, vous aviez cru déshonorer une noble dame, et vous voyez maintenant que vous n'avez été que la proie d'une courtisane. Il faut avouer que vous êtes

bien jeune pour vous laisser duper ainsi.

— Vos sarcasmes, répondit froidement Antoine, ne prouvent qu'une chose, que vous êtes plus vexée que je ne suis trompé.

— Ah ! vous croyez... Et quand j'irai raconter à Paris que ce marquis de Chenevers, dont la réputation de roué avait fait tant de bruit, s'est laissé tromper comme un adolescent; que cet homme, qui ensuite avait pris de si grands airs de sagesse, a eu tout à coup appétit d'une femme noble qui s'était fiée à son hospitalité, qu'il l'a honteusement harcelée, mais qu'au moment d'avoir pour la première fois une femme honnête, il n'a trouvé dans ses bras qu'une courtisane ! qui sera le plus vexé de nous deux, monsieur de Chenevers ?

Antoine était pâle de colère. Il ne comprenait pas trop la grande fureur de cette femme; il ne se doutait pas que la courtisane Léda vengeait en ce moment la vicomtesse de Ceysolles pour laquelle Antoine n'avait pas éprouvé le moindre sentiment.

— Je n'ai pas l'habitude, dit-il avec dédain et en allant du côté de la porte, de rester avec une courtisane plus de temps qu'il ne m'en faut pour lui compter le prix de ses charmes..... Adieu donc, madame.

— Adieu donc pour toujours, monsieur de Chenevers.... J'espère que nous ne nous reverrons plus ; car je pense partir de grand matin.

Antoine sortit sans rien répondre à

Léda ; mais, dans le fond, il fut contrarié de la voir partir si matin. Il attendait cette femme au grand jour, comme une comédienne au sortir du théâtre, pour voir définitivement si elle était ce qu'elle se disait. Antoine doutait encore : la vérité est quelquefois ce qu'il y a de plus difficile à croire.

Restée enfin avec elle-même, Léda ne put s'empêcher de se traiter à son tour avec dépit, car c'était elle seule qui avait préparé le piége où elle était tombée. Le dénouement de son intrigue avec le marquis de Chenevers ne devait pourtant pas trop tourmenter une femme du passé de Léda, et cependant, sans trop savoir pourquoi, elle était mécontente de ne pouvoir laisser en ces lieux son souvenir, sous le nom de la vicomtesse de Ceysolles. Aussi faisait-elle ses apprêts

de départ avec une mauvaise humeur qui se trahissait par de sourdes paroles de colère. Ce fut sur ces entrefaites que le souvenir de Jérôme passa par l'esprit de la courtisane. Elle éprouva un étrange tressaillement en pensant à ce mélancolique jeune homme qui lui avait si bien parlé d'amour. Il est probable que, même dans la pensée de Léda, Jérôme avait dû s'élever de toute la chute qu'y avait faite Antoine.

Léda rudoya vite ce souvenir qui la gênait. Cette femme était d'humeur à ne rien épargner en ce moment; elle n'eut pas même pitié de l'amour du pauvre jeune homme. Elle avait été contrariée; elle voulut faire souffrir. Après avoir versé sa colère sur Antoine et sur elle-même, elle se demanda pourquoi elle ferait grâce à Jérôme. N'était-il pas cou-

pable, lui qui la croyait une femme digne d'être aimée ?.... Et pourquoi aurait-elle épargné l'amour de Jérôme ? que lui faisait cette fleur qui avait si imprudemment poussé à ses pieds, puisqu'elle ne pouvait plus la cueillir ? elle n'avait donc qu'à l'écraser et à fuir. Peut-être qu'un autre jour elle eût eu pitié de Jérôme, et lui aurait au moins laissé le bonheur de l'illusion, mais aujourd'hui il ne lui coûtait pas plus de briser le cœur d'un homme qu'un vase inutile. Le bourreau est, je crois, moins cruel qu'une femme de mauvaise humeur.

Elle écrivit donc à Jérôme la lettre suivante :

« Je pense, monsieur, que vous êtes
» guéri de l'amour que vous aviez si
» brusquement conçu pour moi.

» N'aimez jamais, vous disais-je hier, » une femme sans bien la connaître. » Vous ne vous doutiez peut-être pas que » je me donnerais le lendemain pour » preuve de ce que je vous disais la » veille.

» Que voulez-vous, monsieur? la » femme est bien la chose du monde la » plus singulière. En voilà une qui va » être cruelle à votre égard au détriment » de sa vanité, car elle va tout simple- » ment vous *désenchanter* d'elle-même. » Ne cherchez pas à deviner le motif qui » me fait agir ainsi ; vous courriez grand » risque de perdre votre temps.

» Apprenez donc, monsieur, que la » femme que vous avez si subitement » aimée d'un amour si chaste, que vous

» alliez pleurer peut-être comme un
» ange absent de vos jours, n'était autre
» chose qu'une courtisane... Voyez donc
» le danger d'aimer la première femme
» venue !... Que l'avenir vous fasse plus
» mauvais, et par conséquent plus pru-
» dent en amour ! c'est le souhait que
» vous fait, en vous disant adieu, la
» courtisane

» Léda. »

Elle déposa cette lettre cachetée sur la cheminée, à côté d'une fleur fanée que Jérôme lui avait offerte la veille. Elle envoya chercher les chevaux de poste, fit enlever sans bruit ses malles et descendit en jetant autour d'elle un dernier coup d'œil de dépit.

Le soleil colorait de ses premières

teintes les sommets gothiques du château de Chenevers, et les hautes futaies de hêtres qui le cachent au levant, lorsque la chaise de poste s'ébranla bruyamment sur les pavés de la cour, et disparut avec rapidité par l'allée du parc qui conduit à la grande route.

Ce brusque départ affecta cruellement Jérôme. Il se précipita dans la chambre de la belle étrangère comme pour y saisir encore une ombre de cette femme. Il promena un regard douloureux dans ces appartements vides où restaient çà et là quelques débris de son passage. Il ne put s'empêcher de regarder, sans frémir de volupté, ce lit découvert qui avait conservé avec amour l'impression du corps de la belle dormeuse. Son regard se porta de là sur la cheminée... un papier blanc

y attira son attention. Il se précipita sur la lettre, l'ouvrit et la lut.....

Jérôme tomba lourdement assis sur une chaise, les bras pendants ; la lettre fatale roula par terre. Sa tête s'appuya doucement sur le bord du lit de Léda ; il semblait comme anéanti. C'était sa première déception, silencieuse mais profonde au cœur, sans aucun cri de désespoir ou de colère, mais pleine de larmes cachées. Il n'eut pas le courage de relire la lettre.

Le pauvre enfant voulut sonder le motif qui avait dicté cette lettre, mais c'était un abîme trop sombre pour ses yeux, et il y renonça. Il ne pouvait se résoudre à croire qu'il y eût de la cruaute dans le fait de cette femme ; mais il supposa que, prenant en pitié son amour qu'elle allait fuir à jamais, elle

avait de suite voulu lui donner le coup de mort en se faisant passer pour une courtisane. Cette supposition séduisait assez Jérôme ; il ne pouvait se résigner à voir tomber tout d'un coup son idole.

Vue à travers cette hypothèse, la belle voyageuse redevenait adorable comme avant. Il admirait cette femme qui se vouait volontairement à son mépris pour le sauver de son amour. Il la rappelait alors auprès de lui ; regardait avec bonheur son front pâle, ses yeux mélancoliques, et son sourire que, de temps en temps, une pensée d'amour semblait nourrir sur ses lèvres, et il la trouvait belle et pure comme la plus chaste des femmes. Et puis ce mot, *courtisane*, venait tout à coup comme souffleter cette blanche évocation ; le prestige tombait ; la femme rêvée s'éva-

nouissait, et il ne restait plus que la courtisane aux charmes nus et froids.

— Comment, s'écriait alors Jérôme honteux de son amour, comment puis-je encore me laisser tenter par ce souvenir !... Maudite soit l'heure où cette femme est entrée dans notre solitude !... Ah ! pourquoi n'ai-je pas écouté la voix tutélaire qui me disait ce qu'était cette femme ? c'était la voix qui m'avertissait du précipice. Mais la fascination m'a pris ; la syrène me regardait du fond du gouffre de son œil perfide. Je m'y suis précipité pour saisir l'éblouissante merveille, et je me relève en ne tenant entre les bras qu'une hideuse déception... Aussi pourquoi ai-je si promptement aimé cette femme ?... Hélas ! pourquoi était-elle si belle !

Le souvenir de Léda tournait encore

autour de Jérôme comme pour surprendre son cœur. C'était toujours cette grande et magnifique femme qui avait un talisman d'amour dans les yeux. Jérôme tremblait devant cette ombre tentatrice ; mais tout à coup il s'écria avec indignation : Fuis d'ici, courtisane ! Ce fut son *vade retrò , Satanas*. Et l'ombre malfaisante s'enfuit comme le démon aux paroles du Christ.

En ce moment il entendit venir Antoine qu'il reconnut à son pas. Il n'eut que le temps de prendre une contenance plus calme, car le marquis de Chenevers entra presque aussitôt dans la chambre.

—Que fais-tu donc là, dans la chambre de madame de Ceysolles ? demanda Antoine, qui n'avait pas eu le moindre

soupçon de l'amour de Jérôme pour cette femme, car celui-ci n'avait pas encore pu lui en parler, et Léda avait eu une bonne raison pour ne pas lui conter la naïve déclaration du jeune homme.

— Ici, dans la chambre de madame de Ceysolles ! s'écria Jérôme d'une voix ironique. Tu te trompes, Antoine, nous sommes dans celle de la courtisane Léda.

— Comment, s'écria Antoine reculant de surprise, toi aussi, tu saurais !...

— Tiens, lis ! interrompit Jérôme en lui donnant la lettre.

Antoine la lut avec avidité. Un sourire amer contracta son visage.

— Malheureux ! tu l'aimais donc, cette femme ! s'écria le marquis de Chenevers, après la lecture de la lettre.

Jérôme, baissant les yeux, fit un léger signe de tête affirmatif.

— Mais j'espère que tu ne l'aimes plus maintenant ? dit Antoine, qui semblait agité d'une inquiétude de père pour Jérôme.

Comme celui-ci hésitait à répondre, Antoine poursuivit d'une voix solennelle :

— Tu ne sais pas, Jérôme, le danger que tu as couru ! cet amour était capable de tout faner dans ton existence. Oublie vite cette étrangère ; c'est une de ces femmes qui sont terribles à aimer.

Tu as été séduit par sa beauté extraordinaire, mais tu n'as pas vu le mal derrière cette belle apparence; c'est une magnifique statue de marbre qui cache des scorpions sous ses pieds glacés..... Remercie donc le ciel qu'il n'ait pas pris envie à cette femme de te tromper. Comme un vampire, elle aurait sucé de sa lèvre froide le plus chaud de ton cœur; elle aurait fait semblant d'écouter tes paroles passionnées, et d'aimer de ton amour, mais, à un certain moment, tu l'aurais vue se dresser, comme un spectre railleur, pour te demander froidement si ta comédie allait bientôt finir. Dieu sait comment tu te serais alors relevé de cette infernale déception.

Jérôme écoutait avec terreur.

— Oh ! ces femmes sont bien dange-

reuses, Jérôme ! Elles ont le don des syrènes pour entraîner inévitablement au gouffre ; elles ont dans les regards, dans les formes et dans la démarche même, je ne sais quel talisman qui nous entortille comme un serpent lubrique. Tu crois, n'est-ce pas, qu'elles ont alors pitié de nous ; erreur ! au moment même où nous tombons fascinés à leurs pieds, elles deviennent de marbre pour nous écraser. Léda est du nombre de ces femmes. Elle avait d'abord séduit ton cœur par une suave expression de sentiment, par sa beauté mélancolique et calme ; mais tout d'un coup elle aurait amorcé tes sens par un subtil parfum de chair, et tu serais tombé dans les bras impudiques d'une courtisane. Tu aurais perdu ton âme à cet amour-là, Jérôme...

Antoine ne se doutait pas de l'effet que produisaient ses paroles sur son jeune ami; elles lui faisaient entrevoir la belle voyageuse sous son véritable jour. Lui n'avait vu cette femme qu'à travers le prisme de sa chaste imagination; mais Antoine, sans le vouloir, lui révélait la courtisane dans toute sa voluptueuse puissance. Léda commençait à lui apparaître dans toute sa dangereuse nudité, avec des yeux qui brûlaient sur lui, des formes à moitié trahies qui irritaient son désir, enfin avec tout ce luxe de carnation dont le Titien veloute ses courtisanes. Jérôme ne put s'empêcher de frissonner devant ce tableau fugitif de son imagination.

— Mais à présent, Antoine, dit tout à coup Jérôme, qui voulait fuir le piége de son imagination, pourrais-tu me dire

le motif qui a pu lui dicter cette lettre?

— Cette lettre est un chef-d'œuvre de cruauté, Jérôme.

— Mais enfin quelle raison a-t-elle pu avoir pour me traiter si cruellement ?

Antoine hésitait à répondre ; il devinait presque le motif, mais il lui coûtait de le dire.

— J'avais pensé, Antoine, que cette femme, ayant eu pitié de mon amour pour elle, avait voulu m'en guérir en se flétrissant à mes yeux.

— Enfant, une femme quelle qu'elle soit ne fait jamais de sacrifice aux dépens de sa réputation.

— Mais enfin pourquoi m'a-t-elle dit ce qu'elle était ?

— Pourquoi !...

Antoine hésitait toujours.

— Oui, pourquoi, Antoine? insista Jérôme qui voyait que son ami avait une bonne raison à lui donner.

— C'est que je pouvais te dire moi-même tout ce qu'elle t'a écrit. Elle m'a prévenu ; elle a voulu se donner le plaisir de te blesser la première au cœur. Ces femmes-là sont avides des jouissances de ce genre.

— Mais tu la connaissais donc sous son véritable nom? s'écria Jérôme étonné.

— Oui, répondit tristement Antoine.

Jérôme sentit qu'il y avait encore là dessous quelque histoire honteuse; il ne fit plus une seule question à Antoine.

— Jérôme, reprit celui-ci après un moment de silence, il m'est impossible de te cacher la moindre chose. Je t'ai déjà mené dans les recoins les plus honteux de ma vie; je t'ai avoué toutes les fautes de mon passé; tu m'as fait croire à la nécessité de la confession. Comme ce que je vais encore t'avouer aujourd'hui te touche en quelque sorte, tu seras peut-être moins indulgent. Écoute donc, et que mon aveu te guérisse de ton amour.

Antoine lui raconta alors toute son intrigue avec la supposée madame de Ceysolles; les petites séductions dont celle-ci, en l'absence de Jérôme, l'avait si adroitement enlacé; la facilité avec laquelle elle s'était rendue à la prière du

billet remis au moment de partir ; enfin il lui avoua pour combien il avait acheté le dénouement de cet amour. Jérôme poussa une sourde exclamation de dégoût dans laquelle il confondit et la courtisane et le marquis. Antoine sentit qu'il avait à se relever de suite dans l'esprit de Jérôme.

— Jérôme, lui dit-il d'une voix calme et triste, ne sois pas si prompt à me condamner. Si tu savais combien il m'est difficile de bien vivre, tu aurais pitié de moi lorsque j'agis mal... Plût à Dieu que j'eusse su que tu aimais cette femme ; j'aurais même en elle respecté ton amour ! Et pourtant je t'ai sauvé du danger horrible que courait ton cœur..... Si je t'ai fait cette confession, c'est que je voulais complétement t'arracher à cette femme que tu avais eu l'imprudence d'aimer.

Jérôme se taisait, les yeux baissés.

— Mais le mal n'est pas sans remède, continua Antoine; à ton âge les déceptions s'oublient vite; on a toujours tant d'espérances à mettre à leur place..... Cette femme avait une victime à faire ici; c'est moi que le serpent a entortillé, mais le venin est sans effet sur ceux qui sont morts.

— Antoine, dit Jérôme d'une voix douce et triste, cette femme m'a pourtant fait bien du mal.

— Mal que l'oubli guérira, entends-tu !..... D'un jour à l'autre tu peux rencontrer une femme digne de ton amour. Celle-ci te paraîtra belle, pour ainsi dire, de toute la laideur morale de la courtisane Léda, car, en amour comme

en sculpture, une tête de monstre fait toujours très-bien dans le piédestal d'une merveille.

Jérôme tendit la main à Antoine; celui-ci la pressa avec bonheur.

LE CŒUR ET L'ESPRIT.

VI.

Il y avait le soir un nouveau convive à la table du marquis de Chenevers ; c'était un voisin de campagne, le jeune Gabriel de Chessy. Gabriel appartenait à cette classe peu nombreuse de jeunes gens auxquels la fortune et l'esprit ont donné une existence de premier choix. Il régnait partout où il se trouvait ;

désirer pour lui, c'était obtenir; il était venu au monde avec le talisman du bonheur. De Chessy aurait été un Don Juan, s'il eût eu moins d'esprit, car c'était un homme qui aurait donné une maîtresse pour un bon mot. Railleur spirituel, il riait de tout; chez Gabriel l'esprit avait tué le cœur. Dans le monde où il aurait pu faire de si douces conquêtes, il ne pensait qu'à satiriser. Jamais on ne le voyait dans un mystérieux *à parte* avec une femme, il préférait en avoir dix autour de lui qu'il faisait pâmer de rire avec ses incessantes plaisanteries. Aussi ne lui connaissait-on aucune maîtresse; en revanche il connaissait celles de tout le monde. Il savait une histoire sur chacun, et comme il narrait avec beaucoup de malice, on faisait toujours cercle pour l'écouter.

Antoine de Chenevers aimait assez Gabriel de Chessy. Celui-ci qui plaisantait de tout sentiment, devait plaire quelquefois à un homme qui n'avait rien gardé dans son cœur. De son côté, Gabriel se réjouissait de venir à Chenevers; Antoine et Jérôme étaient pour lui deux singuliers personnages qu'il se plaisait à étudier. Il ne comprenait pas comment Antoine, que le matérialisme avait séché comme une branche morte, pouvait de temps en temps souffrir de ne plus voir aucun amour lui reverdir au cœur. Il fallait plus que de l'esprit pour comprendre ce grand mystère moral.

Si Gabriel n'avait pas connu le caractère devenu sérieux d'Antoine, il l'aurait soupçonné de vouloir jouer la plaisanterie d'un débauché sentimental. Il ne manquait cependant pas de le plaisanter

sur ce qu'il appelait du *bigotisme* de libertin converti. De Chenevers se fâchait toujours de cette expression, ce qui prouvait à Gabriel qu'elle était juste. Celui-ci comparait alors Antoine à ces pécheurs incapables d'un sentiment de foi, qui cachent leur endurcissement sous de petites simagrées de dévotion. Ainsi toute cette sombre mélancolie d'Antoine, ses lamentations de ne pouvoir plus aimer, et son attachement même pour Jérôme, ne lui semblaient pas de fort bon aloi chez un homme qui avait toujours fait profession de débauche, et qui avait tant plaisanté de tout sentiment. Aussi pariait-il qu'à la première occasion, Antoine redeviendrait le libertin des jours de folie ; c'est ce qui était en effet arrivé avec la courtisane Léda. Et pourtant il y avait une vérité terrible au fond de l'étal moral d'Antoine, vérité que le

monde et Gabriel ne découvraient pas; c'est que cet homme, après avoir tout sacrifié à son corps et s'être moralement usé, avait senti un jour se réveiller une âme dans son existence anéantie; c'était un réveil d'autant plus horrible qu'il se faisait dans un tombeau. Antoine se trouva alors dans la situation d'un soldat que la bataille a laissé un instant pour mort, et qui s'aperçoit, en reprenant la vie, qu'il s'éveille dans un corps mutilé; la vie est bien revenue en lui, mais il ne lui est plus possible de se lever pour vivre. Ainsi dans Antoine, le corps retenait l'âme à terre.

Son aventure avec Léda était comme une nouvelle pierre qui l'entraînait encore plus au fond du gouffre, et plus il se sentait couler dans ses eaux noires et glacées, plus il se prenait à regretter

la douce lumière qui brillait au-dessus de son abîme.

Le naïf et tendre Jérôme devait naturellement être un but à plaisanterie pour Gabriel de Chessy. C'était entre eux deux la lutte du cœur et de l'esprit. Gabriel, armé de raisonnements spirituels, attaquait sans cesse les idées poétiques de Jérôme. Celui-ci ne ripostait pas d'abord aux brillantes escarmouches de son adversaire, mais fatigué enfin de son feu roulant de mots captieux, Jérôme s'irritait, et, d'un seul mot sublime de sentiment, s'élevait à cent pieds au-dessus des attaques de Gabriel; tel un papillon qui, après avoir fui doucement de fleur en fleur l'enfant qui le poursuit, s'irrite tout à coup de cétte chasse acharnée, ouvre avec orgueil ses ailes poudrées d'or, en frappe l'air, et, aux cris impuis-

sants de son persécuteur, se perd tranquillement dans les profondeurs azurées du ciel.

La conversation du dîner avait roulé sur des choses indifférentes. Antoine était plus morose qu'à l'ordinaire; Jérôme pleuraït intérieurement, et Gabriel ne savait de quelle manière ressusciter la conversation. Le marquis de Chenevers pensait comme malgré lui à la femme dont Gabriel occupait aujourd'hui la place.

— Ah! parbleu, Gabriel, s'écria tout à coup Antoine comme frappé d'une idée subite, toi qui connais tout le monde, tu vas nous dire un mot sur madame la vicomtesse de Ceysolles.

— Madame la vicomtesse de Ceysolles,

répéta lentement Gabriel, comme pour se rappeler ce nom-là... Parfaitement inconnue, reprit-il après un moment de réflexion.

— Elle s'appelle aussi Léda, dit Jérôme à voix basse.

— Léda! s'écria Gabriel en se retournant vivement vers Jérôme. Je connais bien une femme de ce nom-là, grande, belle, avec des cheveux châtains, des yeux bleus, en un mot, une magnifique créature; mais je n'ose penser que ce soit de cette femme que vous vouliez me parler, mon chaste poëte.

— C'est bien cela, dirent ensemble Antoine et Jérôme.

— Mais comment se fait-il que vous

connaissiez la courtisane Léda? reprit aussitôt Gabriel qui voyait déjà là-dessous une histoire à raconter partout.

Antoine ne voulait pas mettre Gabriel en pleine connaissance de ce qui s'était passé entre lui et Léda ; il prit donc la parole de crainte que Jérôme ne parlât trop imprudemment.

— C'est qu'il y a trois jours, dit Antoine d'un ton indifférent, une voyageuse arrêtée par un accident arrivé à sa chaise de poste, à l'entrée du village, vint me demander l'hospitalité sous le nom de la vicomtesse de Ceysolles.

— La vicomtesse de Ceysolles! dit emphatiquement Gabriel. Il n'y a que ces

femmes-là pour forger des noms retentissants... Et puis, Antoine.

— Et puis elle est partie, après un séjour de vingt-quatre heures.

— Mais tu ne me dis pas, Antoine, comment tu as su son véritable nom.

— Elle m'a laissé une lettre signée de ce nom, reprit Jérôme, qui vit bien qu'Antoine ne voulait pas dire comment lui-même l'avait appris.

— L'histoire se complique, observa Gabriel. Mais pourquoi vous écrivait-elle sous son nom d'amour ?

— Parce que, reprit gravement Jérôme, je lui avais dit que je l'aimais, et elle m'écrivait qu'il ne fallait jamais

se prendre d'amour pour une femme sans bien la connaître, et elle se donnait pour exemple, en me disant que j'aurais dû prendre garde de l'aimer, elle qui n'était qu'une courtisane.

— Mais c'est incroyable, s'écria Gabriel... De grâce, Jérôme, montrez-moi cette lettre.

— La voici, dit Jérôme, en la lui faisant passer.

Gabriel la lut avec une avide curiosité.

— Voilà bien ces femmes-là, dit gravement celui-ci en repliant la lettre, sans pitié pour le malheureux qui a l'imprudence de les aimer, les mains vides.....

Soyez sûr, pauvre Jérôme, qu'elle s'est vengée sur vous de ses vingt amants de cette année.

Jérôme souffrait horriblement. Il voulut cependant voir donner le dernier coup de pied à l'idole pour pouvoir ensuite marcher impitoyablement sur ses débris. Il pria M. de Chessy de lui raconter tout ce qu'il savait sur Léda.

— Bien volontiers, dit Gabriel, content de se voir ramené sur son terrain... Il faut en vérité que vous soyez l'un et l'autre ignorants comme deux ermites pour ne pas avoir entendu parler de la belle Léda.

Elle est née, dit-on, dans une petite ville de Bourgogne où elle a commencé par faire le désespoir d'un pauvre garçon

tonnelier. Elle trouvait que sa beauté extraordinaire valait mieux que ça. La vanité seule fut donc gardienne de sa vertu, jusqu'à ce qu'un beau sous-lieutenant, qui passait avec son régiment par la ville, l'enleva après deux heures de halte. Du sous-lieutenant elle monta au colonel, du colonel au général, et celui-ci eut la maladresse de l'emmener respirer l'air de la capitale. A Paris, un jeune et très-riche seigneur lui fit les propositions les plus chatoyantes, et, comme le papillon de nuit, elle vola où brillait le plus de lumière. Le jeune seigneur mourut assez vite, au grand étonnement de tout le monde ; il laissait Léda maîtresse de dix mille francs de rente. Devenue riche, la belle Bourguignone prit les grands airs, et ne voulut plus former que *très-scrupuleusement* de nouveaux liens. On dit pourtant qu'elle

se laisse assez vite tenter par le son de quelques pièces d'or.....

Antoine se rappela son marché de la nuit dernière.

— Comme cette femme est de mode en ce moment, beaucoup vous disent à l'oreille qu'ils sont bien dans ses faveurs. Je ne les crois qu'autant qu'ils me prouvent un revenu de 10 à 20,000 francs; le *quod justum* pour pouvoir se procurer cet objet de luxe... Telle est, mes très-chers, la vicomtesse de Ceysolles à qui l'un a donné l'hospitalité et l'autre son cœur. C'est du reste une femme qui a le génie de son état; elle a eu une multitude d'amants et elle n'a jamais aimé personne. Enfin c'est un chef-d'œuvre de beauté..... Mais où donc allait-elle comme ça?

— En Savoie, dit Antoine.

— Je comprends, elle voyage pour son industrie. Elle va sans doute aux eaux d'Aix pour séduire la bourse de quelque prince russe... Concluons donc de tout cela, cher Jérôme, qu'il ne faut pas se laisser prendre à la beauté des femmes, car c'est bien souvent dans les plus belles fioles que sont les plus vils poisons.

Le dernier coup était porté au cœur de Jérôme; le mépris tuait l'amour. Il était libre et fuyait en foulant aux pieds ses chaînes honteuses.

— C'est fini, s'écria Jérôme, cette femme à présent me dégoûte.....

— Mais comment se fait-il, reprit Ga-

briel, après un moment de silence, que vous, Jérôme, qui cherchez une femme digne d'être aimée, vous n'ayez jamais dirigé vos promenades du côté du village de Sainte-Luce-les-Bois.

— J'y suis allé une ou deux fois, reprit Jérôme, qui ne savait trop où Gabriel voulait en venir.

— Et n'y avez-vous pas rencontré une petite dame blonde, presque toujours vêtue de blanc, qui se promène souvent sous les tilleuls, à l'entrée du village ?

— Quelle est donc cette dame ? demanda Antoine.

— Comment, dit Gabriel, tu ne connais pas ta plus jolie voisine de campagne, madame Blanchet ?

— Ma foi, je ne la connaissais pas le moins du monde.

— Raison de plus pour croire, comme chacun le dit, que c'est une femme honnête.

Antoine ne se fâcha pas du tout de l'observation méchante de Gabriel.

— Et vous, Gabriel, vous la connaissez particulièrement? reprit Jérôme, qui s'intéressait à cette nouvelle conversation.

— J'ai eu occasion de la voir quelquefois chez mon père. Je vous avoue que j'aimerais cette femme, si elle savait rire de temps en temps.

— Elle a donc un caractère mélancolique? dit Jérôme.

— C'est une femme à rêves, reprit Gabriel. Elle vit comme une sainte dans sa petite maison de campagne, s'occupant à faire monter des volubilis et des pois de senteur devant toutes ses fenêtres, comme pour s'enfermer dans un réseau de fleurs et de mystère; et le soir elle se promène toujours seule sous les larges pommiers de son verger. Elle y reste de grandes heures au clair de la lune; les enfants du village parlent plus bas et marchent plus vite en voyant se promener le soir la *dame blanche*, ainsi qu'ils l'appellent. Cette femme, Jérôme, doit avoir un amour au cœur, comme disent vos romanciers.... Dites-moi si vous n'êtes pas maintenant tenté de faire la connaissance de madame Blanchet?

— Non, monsieur de Chessy, reprit

tristement Jérôme, je crains à présent d'aimer.

La conversation roula ensuite entre Antoine et Gabriel; Jérôme se retira.



L'AUBERGE DU LION D'OR.

VII.

Léda ne fut pas à une lieue du château de Chenevers, qu'il lui passa par la tête une petite idée de vengeance de femme. C'était d'Antoine dont elle voulait se venger, non pas tant pour offense faite que pour obéir au dépit qu'elle avait éprouvé en s'esquivant d'un château où elle s'était pompeusement introduite

sous le nom de vicomtesse de Ceysolles. Elle s'arrêta donc au premier village, à une lieue environ de Chenevers, fit renvoyer les chevaux de poste, et demanda, pour y passer la nuit, une chambre de l'auberge du Lion d'or.

Elle s'y enferma toute la journée. Assise dans un de ces larges fauteuils de campagne aux coussins de serge rayée, l'élégante voyageuse semblait réfléchir profondément. Tout à coup ses joues se colorèrent vivement, un sourire passa sur ses lèvres, et ses yeux brillèrent d'une façon terrible sous ses douces paupières; elle avait trouvé son moyen de vengeance. Elle se rappelait qu'Antoine lui avait dit combien la présence de Jérôme consolait sa solitude; arracher ce dernier au marquis de Chenevers, c'était porter au cœur de celui-ci un coup

formidable. Il fallait attirer ici Jérôme, le séduire et l'emmener brusquement de Chenevers. Léda écrivit la lettre suivante :

« Il faut, monsieur, pour vous comme » pour moi, que nous ayons ensemble » un dernier entretien. Nous avons à » revenir sur bien des choses. Je vous » attends donc demain matin, à neuf » heures, à l'auberge du Lion d'or. Ne » soufflez mot de cette lettre au marquis » de Chenevers.

» Léda. »

Du village de Sercey, 5 juin 183...

Léda envoya, par un exprès, la lettre au château de Chenevers. Elle arriva au moment où Jérôme, sorti seul de table, montait s'enfermer dans sa chambre. Le

billet fit sur lui l'effet justement espéré par Léda ; il ne douta pas un seul instant que cette femme n'eût à lui dire des choses qui devaient la justifier. Je ne sais quoi de généreux persuada à Jérôme qu'il devait aller les entendre; il se décida donc à se rendre demain à l'auberge du Lion d'or.

Léda se leva de bonne heure, persuadée que Jérôme viendrait au rendez-vous, ne fût-ce que pour l'humilier de son mépris. Mais aussi elle apprête toutes ses séductions pour vaincre le stoïque dédain du jeune homme ; elle se pare de cette terrible robe de gaze qui laisse voir à nu toutes les palpitations de sa gorge, et révèle ses formes comme le costume d'une déesse d'albâtre ; elle relève ses cheveux comme ceux de la courtisane antique, et couve sous ses pau-

pières un éclair d'amour. Rien n'est plus bizarre à voir que cette femme si délicatement belle au milieu de ce rude aspect d'une chambre d'auberge rustique; que cette robe vaporeuse qui frôle la grosse serge verte des rideaux du lit, et ces souliers de satin sur la terre battue qui tient lieu de parquet.

Léda s'est assise sur un tabouret de chêne, et, la tête appuyée contre la fenêtre, elle regarde sur un petit chemin qui vient aboutir à la grande route, à quelques pas du Lion d'or. Le temps semble voler pour elle avec des ailes de plomb ; c'est la première fois qu'un homme lui paraît long à venir.

Dès qu'elle entendit le pas de Jérôme, elle se dressa en sursaut, courut à sa glace, et vit avec une joie indéfinissable

qu'elle était admirablement belle. Jérôme entra en ce moment ; elle baissait timidement les yeux, et ses bras restaient collés le long de son corps comme ceux d'une statue d'albâtre.

Jérôme ne reconnaissait plus cette fière vicomtesse de Ceysolles qui s'était moqué de sa naïve déclaration d'amour au bord du ravin.

— Eh bien ! madame, dit alors Jérôme d'une voix qu'il fit aussi dure que possible, qu'avez-vous encore à m'apprendre ?

— Que je vous aime, Jérôme, répondit-elle d'une voix douce et triste, et en baissant humblement ses grands yeux de reine.

Il est impossible de décrire l'effet que cet aveu inattendu produisit sur Jérôme. C'est que Léda avait prononcé ces mots d'amour de sa voix de femme la plus suave; son cœur avait palpité sous chacune de ses paroles.

— Quoi ! vous m'aimez , Léda ! s'écria Jérôme revenu de sa surprise et appuyant ironiquement sur son nom.

— Et vous aussi , Jérôme ! dit-elle d'une voix où pleurait un reproche sublime.

— Oui , moi aussi , répéta tristement Jérôme, car il s'est passé bien des choses depuis que j'ai eu le malheur de vous aimer!... Vous m'étiez apparue avec tant de beauté que vous me sembliez pure et chaste comme mon premier désir ;

mais j'étais un insensé qui, sur la beauté du vase, avait évalué le prix du parfum. Dieu sait ce que j'ai souffert quand une fois le vase trompeur s'est brisé à mes pieds. Alors je me suis mis à maudire le jour où vous vous êtes introduite dans ma solitude; j'aurais donné bien des années pour pouvoir rayer de ma vie l'heure où je vous ai ouvert de si bonne foi mon cœur, où j'ai laissé entrer dans mon âme votre regard malfaisant, où enfin je suis tombé, moi pauvre jeune homme, tout oppressé d'amour, aux pieds d'une froide et ironique courtisane !...

— Jérôme, s'écria Léda en s'élançant vers lui et en lui saisissant la main, tu ne sais ce que tu dis!... Moi, une froide courtisane !... Mais pose donc ta main sur ce cœur, et tu sauras alors de quel sang il

bouillonne !... Tu crois, Jérôme, continua-t-elle d'une voix vibrante et pressée, qu'il n'y a pas d'amour en moi; mais si je te serrais de toute la fureur dont je t'aime, tu ne vivrais pas deux heures, pauvre enfant !...

Léda était devenue, comme malgré elle, sublime de passion. Sa voix s'irritait dans sa gorge oppressée, et ses yeux lançaient une flamme surprenante. La courtisane fut effrayée de voir qu'elle jouait presque au naturel cette perfide comédie. Jérôme était tour à tour ravi et épouvanté, comme un enfant qui contemple un grand feu qu'il a lui-même allumé.

— Mais ce n'est pas ainsi que vous me parliez, dit-il enfin d'une voix trem-

blante, lorsque nous nous promenions ensemble dans les bois de Chenevers... D'où vous vient donc cet accès d'amour ?

— Jérôme, je vous aimais déjà alors.

— Vous m'aimiez déjà ! s'écria-t-il avec indignation..... Voilà sans doute pourquoi vous passiez votre dernière nuit dans les bras d'Antoine.

Léda tomba lourdement dans un fauteuil, les deux mains sur le visage. Jérôme lui tourna brusquement le dos, et alla regarder à la fenêtre qui donnait sur le chemin d'un village. La courtisane vit de suite qu'elle était perdue pour le cœur du jeune homme : elle ne pouvait plus le prendre que par le piége des sens.

Jérôme, en se retournant, retrouva la courtisane languissamment accoudée sur le bord du lit, dans une position qui faisait ressortir à merveille tout le luxe de ses formes voluptueuses ; un sourire de sensualité brûlait sur ses lèvres entr'ouvertes, et ses yeux se fixaient sur Jérôme, pleins d'une douce et perfide lumière. Celui-ci ne put s'empêcher de trembler à l'aspect de la tentatrice, et, quand ses regards rencontrèrent les yeux fixes et dangereux de Léda, il se crut au pouvoir d'un terrible démon. Alors, comme le pauvre oiseau qui s'arrête, ailes ouvertes, devant le regard immobile et fascinateur du serpent, Jérôme resta un pied devant l'autre vis-à-vis de Léda qui le tenait dans ses yeux.

— Mais que me voulez-vous donc,

Léda ? dit-il à voix basse et tremblante.

La courtisane ne répondit rien et enveloppa le pauvre enfant d'un regard de volupté. Jérôme le comprit; la rougeur lui monta au front; un feu subit coula jusque dans ses os... Le sang tintait dans ses oreilles; l'air de la chambre le consumait; il sentait qu'il allait mourir dans les bras de Léda... Tout à coup il se précipita sur la fenêtre et l'ouvrit à deux battants.

— Mais c'est elle! s'écria Jérôme en se penchant d'une manière effrayante sur le chemin.... c'est mon apparition du ravin !...

En effet, une femme vêtue d'une robe blanche, et coiffée d'un large chapeau de paille d'Italie, passait dans le petit

chemin. Elle marchait mélancoliquement sur le bord du fossé.

— Je l'ai donc enfin trouvée !... s'écria de nouveau Jérôme. Ce n'était donc pas un rêve, un fantôme, comme vous le disiez, madame de Ceysolles !... Regardez-la donc s'en aller comme une ombre blanche derrière ces buissons d'églantiers... Adieu, madame de Ceysolles !... Adieu !

A ces mots Jérôme s'élança par la fenêtre, qui n'était que de trois pieds élevée au-dessus du sol. Tout ceci s'était passé comme un coup de théâtre ; mais quand Léda comprit au juste ce qui était arrivé, elle se mordit les lèvres de dépit.

— Décidément ce jeune homme est fou, dit-elle en déchirant de colère sa

pauvre robe de gaze..... Mais nous nous retrouverons un de ces jours.

Un quart d'heure après, sa chaise de poste roulait pour la Savoie.

MADAME BLANCHET.

VIII.

Jérôme se mit à suivre de loin la blanche promeneuse, qui n'était autre que cette dame si mystérieusement rencontrée au bord du ravin, l'été passé. Chaque fois qu'au détour de la route Jérôme la perdait de vue, il lui semblait qu'il ne poursuivait plus qu'une ombre trompeuse qui venait de s'éva-

nouir contre le buisson du chemin ; et chaque fois qu'il revoyait blanchir au loin sa robe de mousseline, il se sentait aussi plein de bonheur qu'un homme qui verrait se réaliser le plus incroyable de ses songes.

Après un quart d'heure de marche, la dame quitta la route pour prendre un sentier dans les blés; Jérôme ne pouvait décemment la suivre plus longtemps ; il s'arrêta donc au bord du champ, et vit avec un indéfinissable serrement de cœur disparaître la promeneuse dans une forêt d'épis qui frémissaient amoureusement sur son passage. Il découvrit au bout du champ de blé un petit mur de clôture au-dessus duquel s'élevaient pesamment quelques arbres fruitiers; c'était un verger. Il porta plus loin ses regards et aperçut entre les arbres l'ai-

guille d'un clocher; il n'était qu'à peu de distance d'un village. Après un petit calcul géographique, il reconnut qu'il se trouvait à Sainte-Luce-les-Bois. Il ne douta pas un instant que la dame qu'il venait de suivre ne fût madame Blanchet elle-même.

En retournant à Chenevers, Jérôme se trouva l'âme tout en joie; cette simple rencontre lui avait fait oublier Léda. Sa pensée, débarrassée de ce souvenir impur, s'éleva comme dans un air plus sublime; c'était un pauvre oiseau qui s'était pris un instant au piége, mais qui, délivré tout à coup, volait le plus haut qu'il pouvait dans le ciel. Il trouva Antoine et Gabriel qui causaient à la porte du château; il n'eut rien de plus pressé que de leur dire la rencontre qu'il venait de faire.

Il fut convenu, au grand contentement de Jérôme, qu'on irait le lendemain faire une visite à madame Blanchet. Le matin, à neuf heures, la calèche du marquis de Chenevers était à la porte du château, et les trois amis partirent pour Sainte-Luce.

C'était une radieuse matinée d'été. Il y avait ce jour-là comme une profusion de soleil; les étangs ressemblaient de loin à de larges plaines de lumière; les routes blanches et poudreuses brûlaient les regards; les épis grillaient au soleil. Tout dans la nature éprouvait comme un enivrement de lumière. Jérôme sentait sa tête tourner et son sang battre à grand flot. Les arbres dansaient devant lui comme des ombres éblouissantes; l'eau des fossés dormait en mares de feu au bord de la route; les blés semblaient

rouler comme des flammes, et il s'écria d'une voix étouffée :

— Antoine, ne te sens-tu pas ébloui de toute cette lumière ?

Antoine lui-même avait aussi subi cette influence de flamme. Il s'était laissé tomber lourdement au fond de sa voiture ; ses paupières s'étaient à moitié fermées, et des fantômes de feu roulaient devant ses yeux. Il s'étonnait de cette brillante fantasmagorie, lorsque la question de Jérôme lui fit rouvrir les yeux.

— C'est vrai, Jérôme, le soleil a d'étranges pouvoirs aujourd'hui ; il serait capable de ressusciter les morts.

Gabriel de Chessy se contenta de leur

faire observer qu'il faisait jour comme à l'ordinaire, mais que seulement ils avaient l'avantage de voir des fantômes en plein midi.

La voiture roulait rapidement : maisons blanches, moissons jaunissantes, champs de trèfle verts, eaux miroitantes, arbres du chemin, fleurs du buisson, tout disparaissait à gauche, à droite, étincelant de soleil. Mais lorsque la calèche pénétra sous l'allée obscure de tilleuls qui mène de la route à l'habitation de madame Blanchet, une douce fraîcheur saisit au corps les trois visiteurs. Ils gardèrent comme par enchantement le silence ; on eût dit que madame Blanchet remplissait déjà ces lieux de sa calme et mystérieuse présence. La grande porte s'ouvrit lentement, et les chevaux entrèrent à petits pas dans la

cour d'entrée. Jérôme eut un violent battement de cœur en apercevant à travers les fleurs de la fenêtre du salon la tête blonde et grave de la maîtresse de la maison.

Il serait assez logique de dire un mot sur madame Blanchet, avant d'introduire le lecteur chez elle. Mariée très-jeune, et presque malgré elle, à un colonel de l'empire, mademoiselle Marie Fayolles était brusquement devenue femme sans avoir connu les douces années d'une vie de jeune fille. Huit jours après son mariage, madame Blanchet s'apercevait qu'il lui était impossible d'aimer son mari. C'était un homme d'armes dans la force du terme ; il portait cuirasse jusque sur le cœur. Madame Blanchet, dont la nature délicate et l'âme mélancolique auraient voulu un compa-

gnon de vie sur lequel elle se serait doucement penchée, fut épouvantée du rude époux que le destin lui avait donné. Elle pleura quelques jours en secret, et enfin, comme un ange patient, elle se résigna. Belle comme elle l'était, il lui eût été facile d'avoir des amants; mais madame Blanchet était du petit nombre de ces femmes qui ne comprennent pas le plaisir acheté au prix du devoir. Elle fut fidèle, et Dieu lui donna en récompense de pouvoir conserver toute son âme de jeune fille au milieu des devoirs du mariage, semblable à cette vierge-martyre qui conserva sa robe blanche au milieu des flammes du bûcher.

M. Blanchet mourut après trois ans de mariage; sa femme porta avec une tristesse sincère le voile noir de la veuve. Enfin la société la rendit à la liberté; ce

fut un jour de bonheur pour elle. Trop vertueuse cependant pour abuser de sa position, elle prit dans le monde une place ignorée et chaste, et elle se mit à croire au bonheur comme une jeune fille de seize ans. Quelques hommes cherchèrent à lui plaire, mais elle les jugea de suite, car la jeune fille avait été mariée. Tous furent renvoyés comme indignes.

La jeune veuve était toujours restée libre de cœur, et cependant il y avait une image qui se dessinait quelquefois au fond de ses rêves; c'était un jeune homme de pâle et douce apparence, qu'un jour, dans une de ses promenades sous les bois de Chenevers, elle avait rencontré, assis sur une pierre, au bord d'un ravin que rougissait le soleil couchant. Voilà un an qu'elle a fait cette rencontre, et elle y rêve encore aujourd'hui

en travaillant à sa tapisserie... Le ravin se creuse bizarrement à ses pieds... de grands arbres tressaillent sur sa tête... le soleil se cache mélancoliquement dans les hêtres... Elle laisse tomber ses doigts sur la tapisserie, et regarde avec amour le souvenir de cette simple rencontre.

En ce moment une voiture roula dans la cour, et madame Blanchet fut tentée de se croire encore en proie à une illusion, quand elle vit descendre de la calèche le jeune inconnu du ravin. Elle envoya sa mère recevoir les trois visiteurs, et elle eut le temps de se remettre d'un subit battement de cœur.

Les trois jeunes gens furent introduits auprès de madame Blanchet. Gabriel de Chessy remplit le salon de ses interminables saluts et de ses nombreux com-

pliments ; il sauva sans le savoir la maîtresse de maison d'un extrême embarras. Elle put cacher son émotion sous un air empressé de répondre à toutes les politesses de Gabriel.

— J'ai l'honneur de vous présenter, madame, dit enfin celui-ci, votre noble voisin de campagne, M. le marquis de Chenevers.

— Ah ! M. le marquis de Chenevers ! reprit madame Blanchet d'un ton qui semblait dire : J'en ai beaucoup entendu parler. Antoine, qui connaissait sa réputation auprès des femmes, eut la modestie de penser qu'il ne devait pas être au premier rang dans l'estime de la maîtresse de maison.

— Voici, madame, l'ami intime de

M. de Chenevers, M. Jérôme Lorin... C'est un ange qui s'est pris d'une singulière amitié pour *ce démon*, ajouta plaisamment Gabriel en montrant Antoine.

Madame Blanchet fit semblant de n'avoir pas entendu ces dernières paroles. Antoine crut qu'elle agissait ainsi pour ne pas avoir à valider d'un sourire la plaisanterie faite contre lui, mais il se trompait. Elle ne voulait pas que Jérôme pensât qu'elle eût entendu une louange qu'elle ratifiait déjà dans son cœur. Qui peut comprendre les femmes?

La conversation s'engagea peu à peu; Gabriel la brillantait de ses mots spirituels; Antoine l'assombrissait quelquefois par d'amères réflexions, et Jérôme n'osait parler qu'à la dérobée. Ce fut lui

que madame Blanchet écouta avec le plus de plaisir.

Après déjeuner, on visita la jolie maison de campagne. C'était bien un des plus chastes tableaux d'intérieur qu'on pût voir. Tout y était arrangé avec cette délicatesse de goût qu'une femme seule possède; tout y brillait d'un éclat simple et pudique : on devinait l'astre mystérieusement caché dans cette demeure. L'œil s'y promenait avec délices sur ces mille petites choses dont les femmes savent orner leur intérieur, et rien qui appartînt à l'usage de l'homme n'y venait blesser le regard.

Les visiteurs pénétrèrent jusque dans la chambre de madame Blanchet. Un lit virginalement caché dans des nuages de mousseline blanche; auprès du lit un prie-

Dieu en bois noir ciselé, avec des coussins de damas bleu; au dessus du prie-Dieu une sainte Vierge, patronne de madame Blanchet; quelques jolis meubles épars tout frêles à l'œil; des fleurs du matin sur la cheminée; un métier de tapisserie en acajou ouvert auprès de la fenêtre; enfin, pour éclairer cet appartement, un jour que les rideaux de soie rose faisaient pour le ravissement des yeux; tel était le tableau de la chambre à coucher de madame Blanchet. Antoine, cet homme qui ne croyait plus à la femme, y fut saisi d'une respectueuse émotion, comme un athée à qui la paix du sanctuaire fait croire un instant en Dieu.

De là on descendit au jardin. On y reconnaissait encore madame Blanchet dans sa ravissante et mélancolique symétrie : c'étaient, écloses çà et là, de ces pe-

tites fleurs aimées des âmes tendres ; des allées mystérieusement conduites sous des arbres touffus; des plaintes d'eau habilement cachées sous les feuilles, et dans les bosquets des oiseaux qui chantaient comme des âmes en peine.

Au delà du jardin était le verger, promenade favorite de madame Blanchet. C'était la campagne dans toute son agreste simplicité : des arbres fruitiers aux troncs tordus; des fruits mûrs tombés sur l'herbe; des merles qui venaient les butiner; une pie qui caquetait avec colère au haut d'un cerisier, et sous les pieds une herbe fine et verte avec de larges places de thym odorant. C'était là que broutait Fantasque, la petite chèvre blanche de madame Blanchet, qui bondissait avec une clochette d'argent au cou.

A cinq heures les trois visiteurs firent leurs adieux en demandant la permission de revenir quelquefois. Madame Blanchet la leur octroya avec la plus gracieuse facilité, et on se sépara satisfait de part et d'autre.

LA FERME DES HERBETTES.

IX.

Deux jours après cette visite faite à madame Blanchet, la sonnette de sa grande porte d'entrée tinta faiblement. La femme du jardinier ne se décida qu'au second coup à aller ouvrir, persuadée qu'elle était que ce ne pouvait être qu'un pauvre honteux qui sonnât de la sorte. Elle ne se doutait pas de tout ce qu'il y

avait de tremblement, d'hésitation et d'angoisses secrètes dans ce seul petit coup de sonnette. La porte s'ouvrit et Jérôme, plus pâle qu'à l'ordinaire, parut sur le seuil en demandant avec quelque embarras madame Blanchet.

On le conduisit au salon où cette dernière le reçut avec le plus gracieux sang-froid. Jérôme fut vexé au fond de cette réception si calculée; je ne sais quoi lui avait donné à penser que madame Blanchet pourrait bien être troublée de sa visite inattendue. Le naïf jeune homme ne savait pas encore que les femmes, même les plus sincères, comme ces sensitives qui se referment sur leur parfum, obéissent toujours à cet instinct qui les fait se replier sur elles-mêmes pour cacher à l'homme un sentiment d'amour. Faibles comme elle le sont, les femmes

seraient bientôt prises, si elles n'avaient pour se sauver le labyrinthe des mille tromperies. Jérôme ne vit donc pas que madame Blanchet avait caché son émotion sous un masque d'indifférence, cette ruse vulgaire de l'amour.

Madame Blanchet sentit cependant qu'une conversation était difficile entre elle et Jérôme. Ils avaient pourtant un sujet de conversation tout trouvé, leur rencontre au ravin; mais l'un craignait d'en parler de suite avec trop de passion, et l'autre ne voulait pas avouer qu'elle en avait gardé le souvenir.

— Ah! monsieur Lorin, s'écria-t-elle comme si la pensée lui en fût venue à l'instant, je dois aller pour affaires à ma petite ferme des *Herbettes*; c'est à un

quart de lieue d'ici, voulez-vous m'y accompagner ?

— Volontiers, madame, dit Jérôme qui cachait sous ce ton indifférent un indicible éclat de joie.

Tous deux se mirent à l'instant en route. Madame Blanchet était habillée d'une robe de jaconas rose, avec un petit châle vert jeté négligemment sur ses épaules. Comme le soleil s'était caché dans les nuages, madame Blanchet porta son chapeau de paille suspendu au bras.

Les événements de cette histoire vont maintenant donner lieu à quelques pages de poésie descriptive.

Nous allons suivre Jérôme et madame Blanchet jusqu'à la ferme des *Herbettes*.

Le chemin qui y conduit est sans contredit un des plus accidentés d'effets pittoresques du Bugey, ce petit coin de la France qui limite la Suisse. On sortait du village de Sainte-Luce-les-Bois par une pente de chemin ombragé de noyers centenaires, et l'on arrivait à un petit pont de bois aux deux bouts duquel s'élèvent, comme de gigantesques sentinelles, quelques peupliers isolés. Une eau lente et profonde dort sous l'arche. La jonquille des eaux verdit çà et là de ses épaisses et larges feuilles la surface du ruisseau. Une multitude de fleurettes trempent leurs têtes bleues dans l'onde de ses bords. De temps en temps les vertes demoiselles, ces nymphes ailées des filets d'eau solitaires, viennent se poser sur les pointes de roseau et s'irisent au soleil comme de petites merveilles.

Au delà du pont, la route fait un coude à droite et va se dérouler aux pieds des montagnes. C'est là que commence le spectacle le plus riche d'horizons qu'on puisse voir. Ce sont dans le lointain de hautes montagnes qui tantôt se fondent en bleu mat sur l'azur transparent du ciel et tantôt sont incendiées des torrents de lumière que le soleil y verse perpendiculairement le soir. D'autres montagnes plus rapprochées ferment l'horizon d'un demi-cercle de sommets hérissés de châtaigniers et de pointes bizarres de rochers. Ces dernières avoisinent la route que suivaient Jérôme et madame Blanchet.

C'était à chaque pas un nouveau tableau qui dominait le regard ; tantôt c'était un taillis sauvage et touffu ; une claire-voie de châtaigniers ; un plateau

de verdure où paissaient quelques chèvres et une vache rousse qui, dans une immobilité singulière, regardait passer sur la route. Tantôt c'était un rocher qui fendait de ses noirs et âpres sommets la douce sérénité du ciel; un lit de torrent que l'été avait tari; une arche de pont avec des filandres de lierre; un toit qui fumait derrière quelques châtaigniers; un petit coin de terre tapissé de thym qui exhalait un parfum sauvage, et enfin de hautes futaies dans lesquelles on entendait le tapotement sourd et monotone du pivert qui creusait les grands hêtres.

Au pied des montagnes s'étendait une assez vaste plaine. Des prés bordés de longues rangées de saules; des champs de blés jaunes et de chanvre commençant à verdir; quelques maisons blan-

ches perdues dans des arbres fruitiers, tel était l'aspect général que cette plaine offrait. Une rivière y rôdait, comme le génie bienfaisant du lieu, arrosant l'herbe des prairies, et, en certains endroits frais et déserts, coulant à petit bruit sur un lit de cailloux blancs; c'était là qu'on entendait de doux chants d'oiseaux, lorsque le soleil de juin commençait à brûler la terre.

Jérôme et madame Blanchet étaient trop préoccupés l'un de l'autre pour remarquer les magnifiques perspectives qui se déroulaient à leurs regards. La conversation s'animait peu, et sans la petite chèvre Fantasque dont les bonds insensés venaient de temps en temps les divertir, les deux promeneurs auraient pris la physionomie grave et muette de deux personnes qui s'observent.

Après une demi-heure de marche, madame Blanchet fit prendre à Jérôme un petit chemin qui descendait dans le vallon, et, au bout de quelques minutes, la ferme des *Herbettes* sortit de derrière les noyers du chemin. Cette ferme était souvent le but des promenades de madame Blanchet. Rien n'était d'une beauté plus simple et plus agreste que cette habitation : devant était le jardin clos d'une épaisse haie de sureau ; à gauche la grange avec ses hautes meules de paille et ses bandes de moineaux piailleurs; à droite un pré planté de quelques arbres fruitiers, champ d'excursion pour les poules de la ferme, et enfin au milieu, longue, basse et nouvellement bâtie, la blanche habitation du fermier. A quelques pas derrière coulait la rivière qui murmure en cet endroit sous d'épais buissons d'aubépine

couverts à midi de la lessive des femmes du hameau.

Il régnait, sur ce petit coin de terre, un air de propre et rustique opulence. La fermière, fraîche paysanne assez coquettement habillée, filait sur le seuil neuf de la maison; le coq était fier de chanter à sa porte peinte en vert; les bergeronnettes et les rouges-gorges, ces oiseaux si sauvages, ne craignaient pas d'être commensaux des oiseaux domestiques de la basse-cour. L'étable se garnissait, le soir, de belles vaches au poil luisant, aux grosses mamelles pendantes, et leur petite bergère chantait en faisant son ouvrage.

Jérôme reconnut encore dans tout cela la douce influence de madame Blanchet. Il lui fut aisé de voir que cette ferme

était pour elle comme un rustique sanctuaire où elle venait se livrer en secret au culte des choses champêtres.

— Madame, dit Jérôme après avoir visité en entier la ferme avec madame Blanchet, c'est une idylle en réalité que votre petite ferme des *Herbettes*.

-- Je suis ravie, monsieur, répondit-elle avec un petit sourire, que cette habitation soit de votre goût ; vous viendrez m'y voir quelquefois.

— Mais vous ne l'habitez jamais, madame?

— Pardon, monsieur, j'y viens souvent passer quelques jours... C'est ici où je viens me reposer, ajouta-t-elle d'une voix mélancolique.

— Vous dites cela d'une manière qui me ferait croire que vous êtes fatiguée de vivre ailleurs, dit Jérôme d'un ton de voix qui semblait demander une confidence.

— Mais non, monsieur, reprit en souriant madame Blanchet qui craignait de se laisser deviner par Jérôme.

— Et quand cela serait, madame, je conçois que vous ne voudriez pas dire au premier venu la pensée secrète de votre vie.

— Je vous raconterai tout cela un jour, monsieur Jérôme, dit à voix basse madame Blanchet.

— Pourquoi pas aujourd'hui? reprit doucement Jérôme.

— Non pas aujourd'hui.

Madame Blanchet se reprit :

— N'êtes-vous pas aussi, monsieur, du nombre de ces âmes inquiètes qui font mille rêves sur le bonheur ; qui se tournent et se retournent dans la vie comme sur un lit d'épines, et qui, trouvant enfin une place assez bonne pour dormir, s'y endorment d'un sommeil qui promet encore quelques songes ?... Moi, monsieur, j'ai trouvé ici ma bonne place pour fermer les yeux.

Elle dit ces derniers mots en promenant un regard tranquille sur sa petite ferme.

— Vous venez de me parler, madame, comme une âme qui aurait été blessée par

la vie.. Serait-il possible que vous soyez malheureuse?

— Malheureuse, non... je ne sais pas moi-même ce que c'est. .

Elle pencha la tête comme pour regarder dans son cœur; elle était à peindre dans cette mélancolique attitude.

— Ce ne sont pas des souffrances, continua-t-elle à voix basse, comme si elle se fût parlé à elle-même; ce sont de ces douces et vagues tristesses qui naissent dans les âmes oisives, comme de pâles fleurs dans les lieux abandonnés. Ces tristesses, comme ces fleurs, sont sans parfum, parce qu'elles sont sans épines... Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas même malheureuse.

Jérôme comprit que l'isolement dévorait cette âme; il avait le secret de la mélancolie de madame Blanchet, et il se mit à garder le silence. Celle-ci ne se crut pas si vite comprise de Jérôme, et elle parla d'autre chose pour détourner d'elle la pensée du jeune homme. Jérôme se contenta de ce qu'il savait de cette femme, comme un homme qui est parvenu à ouvrir un trésor, se contente, au premier moment, de regarder sa brillante surface, sans penser à fouiller des doigts jusqu'au fond.

— Et vous, monsieur, reprit tout à coup madame Blanchet, comment vous trouvez-vous de la vie?

— Comme un homme qui est arrivé en ce monde avec plus de rêves qu'il n'en réalisera.

—Ah ! monsieur, s'écria madame Blanchet, il est si difficile de vivre comme on l'avait espéré !.. Mais vous êtes jeune ; vous êtes encore à attendre le bonheur : il est peut-être encore plus doux de l'attendre que de le voir se réaliser.

— Madame, je ne l'attends presque plus.

— Vous aurait-il déjà trompé ? reprit vivement madame Blanchet en regardant Jérôme.

— Peut-ètre, reprit gravement celui-ci.

C'est ainsi que cherchaient à se connaître deux âmes que la vie avait déjà fait souffrir, mais qui croyaient encore au bonheur, parce que l'une et l'autre

étaient restées pures pour le mériter. Elles se rapprochaient ainsi et voyaient avec un ineffable sourire, que Dieu les avait faites d'une même pensée.

Dès que madame Blanchet eut passé tout en revue dans sa ferme, donné ses ordres, embrassé la jeune et blonde famille du fermier, elle reprit avec Jérôme le chemin de Sainte-Luce-les-Bois.

LA VIEILLE MAGA.

X.

Le soleil s'était couché depuis une demi-heure derrière les hautes montagnes du Bugey. L'étoile du berger, la plus diligente des lumières du ciel, pointait timidement en face du couchant encore teint de quelques lueurs mourantes. La plaine se couvrait d'un faible crépuscule; les vallons s'emplissaient

d'ombres, et les horizons se fondaient insensiblement en masses indistinctes. C'était l'heure que les poëtes attendent pour rallumer leur inspiration, cette lampe d'albâtre qui brûle dans la nuit de leurs rêves; c'était le moment que les âmes tendres choisissent pour aimer.

Jérôme et madame Blanchet suivaient le même chemin qu'ils avaient pris pour aller à la ferme. La nuit, qui commençait à venir, tantôt remplissait la route de mystérieuses ombres, et tantôt d'effets imprévus de lumière mourante. Les bords du chemin, qui de jour offraient une suite de tableaux pittoresques et champêtres, prenaient la nuit un aspect sombre et fantastique. Les rochers pesaient à l'horizon comme de grosses pierres sépulcrales; les arbres tressaillaient avec terreur; des bruits étranges

coulaient sous toutes les arches mousseuses des ponts, et l'orfraie, cet oiseau qui rappelle l'heure du crime au meurtrier, criait dans les fentes de rocher. Les deux promeneurs se rapprochèrent instinctivement l'un de l'autre, comme oppressés d'une vague terreur. Il y eut entre eux un long moment de silence; on entendait crier le sable sous leurs pas précipités.

— Madame, dit tout à coup Jérôme d'une voix qui fit tressaillir madame Blanchet, n'apercevez-vous pas quelque chose de noir sur le bord du chemin?

— C'est vrai, monsieur .. Que croyez-vous que cela puisse être? ajouta-t-elle en se serrant au bras de Jérôme.

— Les arbres qui penchent à cet en-

droit sur la route m'empêchent de pouvoir distinguer d'ici cet objet.

Ils avancèrent d'une centaine de pas.

— C'est, si je ne me trompe, dit alors Jérôme, une vieille femme assise sur un tas de pierres.

En effet, ils reconnurent une vieille mendiante assise sur quelques pierres, avec une besace trouée à ses pieds. Elle allongeait sur la route ses jambes maigres et poudreuses, et tenait entre ses doigts jaunes et osseux un grand bâton de coudrier. Son vieux chapeau de paille était noué autour de son corps, et ses cheveux tombaient par mèches grises et rares sur son visage décharné.

— Elle chante, dit tout bas Jérôme en

se trouvant à quelques pas de la vieille femme.

Les deux promeneurs s'arrêtèrent pour l'écouter. La mendiante chantait d'une voix nasillarde. Elle en était à ces mots de sa chanson :

. . . .

. . . .

Mais il lui dit : Vieill' sorcière ,
Sais-tu ce que font les morts ?
La sorcièr' se mit à rire
Et chanta : Les morts s'en vont ,
Quand la lun' commenc' à luire ,
Voir ce que les vivants font.
Les morts aim'nt , cachés dans l'ombre ,
Voir rir' , danser les vivants ;
Car ils aim'nt , dans leur nuit sombre ,
Voir jouer tous ces enfants.....

La vieille femme finit de chanter, et les deux écouteurs échangèrent un re-

gard étonné qui semblait dire : Avez-vous compris cette chanson bizarre? Ils eurent tous deux la pensée que la vieille mendiante était folle.

Madame Blanchet s'approcha d'elle; la chanteuse ne fit pas le moindre mouvement pour la regarder, mais elle appuya le menton sur le bout de son bâton et murmura quelques mots inintelligibles.

— Ma brave femme, lui dit madame Blanchet de sa voix la plus compatissante, pourquoi restez-vous ainsi à pareille heure sur la route?

— Votre voix, répondit la vieille en levant un étrange regard sur madame Blanchet, est aussi douce que l'air le plus doux de mes chansons.

— Vous aimez donc bien à chanter? reprit madame Blanchet.

— Ne faut-il pas chanter pour faire plaisir aux morts?

Jérôme et madame Blanchet se regardèrent avec étonnement à cette singulière réponse.

— Croyez-moi, brave femme, il ne faut pas rester ainsi sur les chemins à pareille heure..... Êtes-vous étrangère en ce pays? avez-vous un logis pour la nuit?

La vieille la regarda faire toutes ses questions avec une tranquillité moqueuse, et puis elle répondit :

— La vieille Maga a toujours assez d'ombre pour dormir.

— Mais il ne faut pas que de l'ombre pour dormir la nuit.

— Dormir la nuit! s'écria-t-elle avec indignation..... Mais qui donc irait sur la montagne couper le bois magique et cueillir la verveine, au moment où va paraître la lune? qui donc irait causer avec les morts pour savoir les secrets du lendemain?

— C'est une sorcière, dit Jérôme en se baissant pour parler à l'oreille de madame Blanchet.

L'heure du crépuscule, le lieu de la scène, l'aspect singulier de la vieille mendiante, tout jetait une couleur fantastique sur ce moment de notre histoire. Madame Blanchet ne put s'empêcher d'un certain sentiment d'effroi.

Jérôme le devina et il voulut de suite en détruire l'effet en tournant en ridicule la prétendue sorcière.

—Vous devez sans doute dire la bonne fortune, dit-il en s'approchant assez étourdiment de la vieille Maga.

— Je la dis à ceux qui l'écoutent avec respect, reprit la vieille courroucée du ton léger que Jérôme avait pris pour lui parler.

— Et si je vous suppliais de nous la dire, interrompit madame Blanchet d'une voix conciliatrice.

La vieille sorcière regarda attentivement Jérôme et madame Blanchet, et, après quelques instants d'un étrange

examen, elle hocha la tête et parla d'une voix forte :

— Il y en a deux ici qui s'aiment, aussi vrai qu'il y a des tombes dans le cimetière de Chenevers.....

Les deux jeunes promeneurs se tenaient debout devant la vieille mendiante qui était restée assise sur son tas de pierres. Jérôme la regardait gravement. Madame Blanchet s'était appuyée avec mélancolie sur l'épaule du jeune homme. Ils ne purent s'empêcher de tressaillir aux premières paroles de la vieille.

— Leurs astres, continua-t-elle, viennent de se rencontrer dans le ciel ; ils brillent en ce moment de la même lumière..... Mais, ajouta-t-elle d'une voix

sinistre, un de ces astres tombera à terre éteint comme ce caillou de la route.

Jérôme et madame Blanchet frémirent en se regardant à la dérobée.

— Hâtez-vous donc, continua la mendiante, écoutez les influences de vos deux astres qui brillent encore, car le premier nuage d'hiver qui passera en doit glacer un! Hâtez-vous donc, car il y aura une tombe, ouverte en ce pays, autour de laquelle un de vous deux verra pleurer ses derniers jours de joie!.....

La vieille sorcière dardait ses regards fauves sur madame Blanchet, que sa singulière prédiction avait d'abord doucement émue, et ensuite jetée en des

terreurs étranges. Superstitieuse comme presque toutes les femmes, madame Blanchet crut facilement à la prophétie de la vieille mendiante, et quelque chose de funèbre lui glaça tout à coup le cœur. Elle s'appuya fortement sur le bras de Jérôme et l'entraîna en jetant une pièce d'argent à la mendiante qui resta immobile, comme une statue du Destin, sur le bord désert de la route.

Les deux promeneurs marchèrent d'abord en silence. Madame Blanchet ne pouvait se débarrasser d'une impression sinistre qui pesait sur elle comme une tombe. Jérôme s'était égaré dans des réflexions mélancoliques. Mais quand ils furent sortis de la gorge de montagnes, et que la plaine s'étendit à leurs regards avec le village de Sainte-Luce épars dans les arbres, son clocher

blanchi d'un rayon de lune, sa rivière argentée dans le lointain, ses laboureurs qui regagnaient le village en chantant, et le bruit de l'enclume du forgeron du bourg, l'impression causée par la sinistre rencontre de la sorcière s'évanouit de l'esprit des deux promeneurs, comme une ombre en face de la lumière.

Madame Blanchet se tint moins serrée au bras de Jérôme, et celui-ci rougit en se voyant si près d'elle. La prédiction de la mendiante perdit alors tout son caractère lugubre; une seule pensée leur resta de cette sombre rencontre, c'est que cette vieille femme leur avait dit qu'ils s'aimaient; c'était un spectre qui déchirait tout à coup ses voiles funèbres

et sortait de leurs débris flottants en agitant des ailes d'ange.

Jérôme et madame Blanchet se devinèrent simultanément; ils sentirent le bonheur qu'ils avaient l'un et l'autre de se savoir aimés, et, sans dire un seul mot, ils se prirent par la main comme pour se tenir pendant une éternité. Ce fut là toute leur déclaration.

Madame Blanchet touchait au seuil de sa porte que Jérome lui racontait encore avec une poésie ravissante leur rencontre au ravin, l'éclat que ce souvenir avait laissé dans sa mémoire, ses jours d'attente depuis cette apparition, et enfin le bonheur dont toute sa vie s'était remplie en la retrouvant, un ma-

tin, au village de Sercey. Madame Blanchet lui avoua alors qu'elle avait aussi donné à l'événement prophétique du ravin une large place dans son existence.



LEÏLA.

XI.

Antoine, que les fréquentes disparitions de Jérôme laissaient trop souvent dans une solitude fatale aux âmes comme la sienne, sortait quelquefois pendant des journées entières. Il errait un jour, par une brûlante matinée d'août, à travers les prés calcinés au soleil. Qui l'eût alors rencontré, aurait nécessairement

pensé que le jeune marquis vivait maintenant de travers pour courir seul et sans but, par les champs, et sous tous les feux du midi. Arrivé sur la grande route, Antoine continua sa promenade. Le soleil y dardait d'aplomb; ni passants, ni chars ne se montraient sur sa longue et poudreuse étendue; seulement il y tournoyait par instant un faible tourbillon de poussière; il filait sur terre en grandissant bizarrement en hauteur, comme le génie solitaire de la route, et puis il allait s'évanouir contre les haies blanches du champ voisin.

Antoine éprouvait un certain plaisir à se sentir seul exposé aux feux dévorants de l'astre. Il marchait, sur l'herbe jaune et sèche des bords du chemin, en regardant sauter devant chacun de ses

pas, une nuée de grêles et poudreuses sauterelles, et en écoutant le cri unique d'un grillon dans la terre voisine. Tout à coup le son lointain d'une clochette de cheval lui fit tourner la tête à plusieurs reprises, mais la poussière que le vent chassait devant ses yeux l'empêcha de pouvoir distinguer qui venait derrière lui.

Lorsque le bruit de la voiture arriva presque sur ses pas, Antoine de Chenevers se retourna et s'arrêta pour regarder passer le plus singulier équipage qu'il ait jamais pu voir. C'était un long chariot porté sur quatre roues basses, et couvert, dans toute sa longueur, d'une toile bariolée de la façon la plus bizarre, qui formait une espèce de tente en demi-cercle. Un superbe mulet, harnaché à la mode espagnole, traînait ce char en agi-

tant de temps en temps sa tête où pendait une clochette longue et carrée. Son conducteur marchait à pied. C'était un homme d'une figure basanée, avec d'épais favoris noirs qui poussaient sur toute sa joue. Il portait un costume moitié français, moitié espagnol, qui lui donnait un aspect des plus curieux. Sur le devant de la voiture étaient attachés quelques vulgaires instruments de musique. Il y avait des personnes dans l'intérieur du chariot, mais la toile était si bien fermée qu'il n'était possible que de les deviner. Cette toile avait l'air de cacher un mystère. Le conducteur passa devant Antoine en sifflant un air de *bolero*.

M. de Chenevers avança le plus près possible pour regarder sous la toile; il lui sembla voir s'y dessiner deux ou

trois têtes de femmes. Au moment où le chariot passa devant lui, une de ces têtes se pencha hors de la toile, sur le devant de la voiture. C'était une toute jeune fille. Antoine resta stupéfait de voir sortir, de dessous cette tente équivoque, une des plus belles figures qu'un peintre puisse rêver. Il y avait comme un éclat magique répandu autour de cette tête aux tons chauds et bruns, comme une flamme superbe dans ces grands yeux noirs ouverts sous de longs cils rêveurs, et enfin comme une étrange expression de solitude dans la pose de la jeune fille remplie d'un mélancolique abandon. Elle regarda machinalement Antoine en passant devant lui, et celui-ci fut une minute avant de se remettre d'un singulier éblouissement.

La voiture avait dépassé Antoine, et

son regard, comme pris au piége, la suivait toujours. Lui, qui était si peu romanesque de sa nature, se mit à entourer ce mystérieux chariot d'une foule de suppositions les plus étranges. Il avait cru remarquer une trace de profonde tristesse sur les traits de la merveilleuse créature, et il pensa qu'elle était peut-être bien malheureuse. Plus il avançait dans ses conjectures et plus sa curiosité s'éveillait. Pour une homme d'une pensée aussi horriblement oisive que celle d'Antoine, une telle occupation d'esprit était une bonne fortune.

M. de Chenevers voulait pourtant donner une solution à toutes ses conjectures : il n'y avait qu'un moyen pour y parvenir ; c'était de suivre la voiture et de tâcher de voir de plus près, à la première halte, les mystérieux voyageurs.

Antoine ressemblait assez à un oisif qui a trouvé sous sa main un roman dont le titre lui paraît singulier, et qui n'aura de repos que lorsqu'il connaîtra toute l'intrigue du livre.

Antoine fit réflexion que le chariot pourrait bien aller sans s'arrêter jusqu'à Belley, qui était encore à deux lieues de là. Il crut donc plus prudent de retourner au château, d'y faire seller *Sylvio*, son magnifique cheval anglais, et de retourner plus noblement à la suite du chariot. Une heure après il galopait sur la route de Belley, et il entra dans la ville au moment où sept heures du soir sonnaient à toutes les églises.

Antoine se mit de suite à la recherche des étrangers. Il allait jetant un coup-d'œil sous toutes les remises d'auberge,

pour y découvrir le chariot. En débouchant d'une des plus vilaines rues de la ville, il se trouva au milieu d'une petite place d'assez pauvre aspect. En face de lui se trouvait l'auberge du *Roi More*, dont la figure noire grimaçait sur une enseigne mouvante. Le soleil couchant jetait des lueurs d'incendie sur la misérable façade de planches noires, liées ensemble par d'énormes poutres en croix de Saint-André.

A une de ses larges fenêtres, ornées de grossières sculptures en bois, était accoudée la jeune fille du chariot. Elle avait encore dans le regard et dans l'attitude cette même expression de mélancolie qu'avait déjà remarquée Antoine. Celui-ci fit semblant de ne l'avoir pas aperçue à la fenêtre, et descendit devant la porte de l'auberge.

Sylvio se mit fièrement à hennir; il semblait annoncer son noble maître à cette misérable hôtellerie. Toute l'auberge fut en émoi de cet événement; il n'y eut que celle qui en était la cause qui ignorât l'arrivée du marquis de Chenevers.

Le muletier espagnol était assis à une table où restaient les débris d'un dîner de cinq couverts. Ses quatre convives avaient quitté la table avant lui; Antoine supposa avec raison que la jeune fille avait été de ce nombre. Il vint s'asseoir à une table voisine, et, s'essuyant le front comme un homme accablé de chaleur, il s'écria en regardant le muletier :

— C'est un vrai soleil d'Espagne que nous avons eu aujourd'hui.

— Monsieur le Français, répartit alors le muletier avec une familiarité toute méridionale, on voit bien que vous n'avez jamais cuit au soleil de notre Andalousie... Il faudrait dix soleils comme le vôtre d'aujourd'hui pour faire mûrir une seule orange d'Espagne.

— Camarade, répondit en souriant Antoine, qui voulut se mettre de suite au niveau de son franc interlocuteur, je vois que vous savez amplifier comme un bon Espagnol que vous êtes.

— Ce que je vous ai dit est aussi vrai que les Maures ont régné à Grenade.

De ce moment, la conversation roula sur différentes choses; elle arriva enfin au point où voulait l'amener Antoine.

— Enfin, demanda celui-ci, pourrait-on connaître les personnes que vous conduisez si mystérieusement ?

— C'est un vrai roman en quatre personnes que je traîne dans mon chariot. D'abord, c'est la señora Zenès, une danseuse espagnole, qui veut montrer ses belles jambes à toute l'Europe; puis Juanita, sœur de pirouette de la señora, et enfin don Lopès, hidalgo musicien, qui promène les deux danseuses sur tous les théâtres du monde... Mais j'allais oublier la pauvre Leïla, qui est toujours aussi triste qu'elle est jolie.

Antoine reconnut à ces derniers mots la mélancolique créature du chariot.

— Est-ce qu'elle ne serait pas heureuse avec ses compagnons de route? reprit

Antoine, qui versait en ce moment à boire au muletier.

— Si elle aimait son état, répondit celui-ci, elle ne serait pas malheureuse.

— Mais quel emploi peut-elle avoir parmi vous?

— Quel emploi! répéta le muletier étonné de la question... Mais avec la señora Zenès peut-on faire autre chose, sinon que de danser?

— Cette señora a donc des droits sur cette jeune fille pour que celle-ci l'accompagne malgré sa volonté?

— Je crois que la beauté de Leïla a attiré l'attention de la señora sur elle. C'était un joli appât à mettre sous les yeux

des spectateurs, et la señora Zenès l'a enlevée à sa famille.

Une voix d'une douceur surprenante appela alors en espagnol le muletier Pedro. Antoine se retourna et vit disparaître Leïla derrière la porte vitrée de la salle à manger.

Quand le marquis de Chenevers se trouva le soir couché dans une misérable chambre d'auberge, et qu'il réfléchit à la cause qui l'y retenait, il ne put s'empêcher de rire de lui-même. Il fut un instant tenté de retourner de suite à Chenevers, mais l'image de Leïla l'arrêta de son sourire mélancolique. La pitié l'attachait on ne sait trop comment à cette pauvre créature. Il sentit alors tressaillir en lui des résolutions de héros de roman ; il ne pensait à rien moins qu'à

un enlèvement des plus expéditifs. On a bien raison de dire qu'un homme sage une fois en débauche, en fait dix fois plus que le plus franc libertin. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il y eût de la passion dans la résolution d'Antoine, ce n'était plus un homme d'une nature à s'enflammer si vite. C'était un désir noble et pur, d'arracher la pauvre jeune fille au trafic honteux auquel la danseuse espagnole voulait se livrer à son égard ; c'était encore ce besoin qu'éprouve par moment un homme, de compter un bienfait dans sa vie, qui portait alors le marquis de Chenevers à enlever Leïla. Il lui semblait aussi que cette mélancolique et belle créature resterait sous son toit comme une image cachée qui porte bonheur. Alors Leïla devenait à ses yeux un ange, dont Jérôme n'était plus que l'ébauche.

La première chose à faire pour enlever Leïla était d'acheter le concours du muletier. Comme Pedro n'avait guères plus de scrupules que de pièces d'or dans sa bourse, l'affaire ne fut pas difficile à arranger. Il croyait d'ailleurs faire une bonne action en délivrant Leïla des leçons de pirouette de la señora Zenès. Il fut donc convenu que Pedro prendrait pour prétexte la fatigue de son mulet, afin de rester un jour de plus à Belley, et qu'il ménagerait un moment dans la journée où le marquis de Chenevers pourrait parler seul à seul avec la jeune Espagnole.

Antoine fut donc introduit en secret par le muletier, dans la petite chambre de la danseuse. Antoine trouva Leïla tout aussi belle que lorsqu'il la vit pour la première fois; chose étonnante pour

un homme qui voyait toujours si vite le désenchantement après le prestige! elle avait toujours la même magie dans son regard ardent et triste, dans sa chaude carnation espagnole, et dans sa taille souple et cambrée Son costume d'assez mauvais goût, comme celui d'une comédienne ambulante, donnait à toute sa personne une expression d'étrangeté assez romantique : on eût été tenté de lui acheter, comme à une bohémienne, des talismans d'amour.

Leïla fut au premier abord troublée de la présence inattendue d'Antoine; mais, avec cet admirable instinct de la femme qui devine sur-le-champ les intentions, elle comprit de suite que son visiteur venait à elle avec un sentiment de pitié. Antoine lui fit comprendre, par le peu de mots de français qu'elle savait, qu'il

avait appris de Pedro sa répugnance à suivre la señora Zenès; qu'il s'offrait pour l'arracher de ses mains; qu'il lui accorderait ensuite l'hospitalité la plus désintéressée, ou bien si elle voulait revoir sa patrie, qu'il se chargerait de la conduire en Espagne.

Leïla écoutait Antoine avec les yeux fixés sur lui; il y avait dans ce regard quelque chose qui sondait tristement les intentions du jeune homme. Celui-ci soutint cet examen avec le calme d'un homme dont la conscience est en paix avec ses paroles. La jeune fille comprit l'homme généreux dans cette noble attitude. Obéissant alors à un naïf et irrésistible élan de reconnaissance, Leila se jeta dans les bras d'Antoine; celui-ci se sentit rougir en face d'un si pur abandon. Il fut secrètement étonné de

se sentir embrassé avec tant d'innocence par une créature qu'une existence aventurière et habillée d'oripeaux aurait déjà dû rendre mauvaise et trompeuse.

Minuit sonnait à l'église voisine de l'auberge du *Roi More*. Une petite porte de la remise s'ouvrit; Pedro en sortit avec une jeune femme enveloppée d'une mantille espagnole. Ils s'avancèrent à travers les misérables ruelles de Belley avec autant de mystère que s'ils eussent traversé les rues amoureuses de Séville. Le boutiquier bugiste aurait certainement bien ri, sous son bonnet de coton, de les voir marcher si mystérieusement.

Les deux étrangers trouvèrent Antoine à cheval, à la porte de la ville. Le vigou-

reux muletier souleva Leïla, la mit sans effort en croupe et lui dit adieu en espagnol. La jeune fille baissa les yeux et se mit à pleurer; c'était comme un dernier écho d'Espagne qu'elle venait d'entendre dans l'adieu du muletier.

Sylvio sentit en ce moment l'éperon d'Antoine, et partit comme le vent. Si Gabriel de Chessy se fût trouvé à cette heure sur la route, et qu'il eût aperçu, à travers une échappée de lune, le noir cheval, crinière au vent, et volant comme un coursier magique, Antoine roide sur selle comme le fantôme de la ballade allemande, et Leïla attachée avec effroi à son bras et laissant flotter sa mantille autour d'elle ainsi qu'un nuage de nuit, certainement Gabriel au

rait été dire partout que le marquis de Chenevers s'amusait maintenant à représenter des tableaux vivants de roman pour échauffer l'imagination poétique de son ami Jérôme.

L'ANGE DU FOYER.

XII.

Jérôme et madame Blanchet se promenaient le long des chemins de Sainte-Luce-les-Bois ; c'était sur le soir du jour où Antoine était revenu à Chenevers avec la jeune Espagnole. Jérôme, qui était parti de très-bonne heure du château, n'avait pu apprendre de personne le retour de son ami, et il se livrait avec

madame Blanchet à mille conjectures sur le voyage si précipité d'Antoine. Peu à peu la conversation se ralentit; il y eut d'abord de longs instants de silence, et enfin les deux promeneurs marchèrent sans rien dire.

Était-ce cette douce tristesse qui saisit les plus heureux quand le jour décline, ou ce besoin qu'éprouvent les âmes tendres de se taire au fort de leur bonheur, qui faisait marcher silencieusement Jérôme et madame Blanchet? C'était l'un et l'autre sentiment. Il était aisé de voir à leurs regards, à leur silence même, et à leur manière d'être douce et grave, que leur liaison était toujours chaste, et qu'ils se trouvaient encore à cette première heure de la passion où, comme au matin du jour, ivresses de l'amour et fleurs de l'aurore conservent toutes leurs

larmes limpides, et où les désirs sommeillent encore au milieu des fraîcheurs de l'aube.

Qui n'a pas fait le rêve que Jérôme réalisait en ce moment? rêve où l'on se promène avec une ombre pensive de femme, dans un chemin que le pâle crépuscule accidente d'effets mélancoliques de lumière; rêve où l'on sent errer sur ses lèvres des mots qui feraient sourire un ange; rêve inaccompli pour plusieurs, et qui s'évapore enfin comme une chimère de l'âme! Jérôme le réalisait pourtant ce rêve, avec tout son chaste mystère, ses ombres incertaines et ses demi-conversations pleines d'une rêveuse tristesse. Madame Blanchet s'appuyait sur le bras de Jérôme comme l'ombre adorée du rêve. Sa pensée suivait la pensée du jeune homme; où l'un

avait son âme, l'autre avait la sienne : c'était même ivresse, même mélancolie.

Ils rentraient au village par le chemin des prés. La nuit tombait. C'était, tout le long de la route, une foule d'êtres paisibles qui revenaient au village; des vaches au pas lent qui devançaient les deux amants, et parfumaient le serein d'une douce odeur de lait; des bœufs qui mugissaient à l'approche de l'étable; des agneaux bêlant en arrière du troupeau; une bergère qui chantait d'une voix traînante une romance rustique, et des batteurs de blé qui regagnaient la chaumière en silence.

Toutes ces dernières rumeurs de la vie des champs remplissaient l'âme des deux promeneurs de pensées sereines. Un rien attirait leur attention : un oi-

seau qui finissait de chanter; une étoile qui naissait au ciel; une fleur qui perdait ses feuilles; le bruit lointain d'un char sur la route; un grillon qui criait dans l'ombre; le ver luisant qui allumait son étoile sous l'herbe; un arbre qui se confondait dans l'ombre; le moulin qui tapotait dans la vallée, et l'angelus qui sonnait sur la colline. Tout cela faisait naître en leur cœur une rêveuse tristesse, tout cela leur disait d'aimer.

Madame Blanchet, cette femme d'une nature si délicate et d'un passé si chaste, avait l'âme grande ouverte à toutes ces mélancoliques impressions du soir. La veuve de vingt ans était aussi jeune de cœur que la jeune fille qui en est encore à rêver son premier rendez-vous. Madame Blanchet était pourtant passée par trois années de mariage; l'or avait été

éprouvé par le feu. Jérôme n'avait pas assez vécu pour apprécier à sa juste valeur une femme qui était sortie avec une imagination encore virginale de toutes les embûches d'une vie de femme mariée. Il est des libertins qui n'auraient vu dans ce passé de femme qu'une absurde abnégation des sens au profit de quelques rêves poétiques, et qui auraient jugé madame Blanchet comme un être sans passion, et par conséquent incapable de dévouement en amour. Il y aurait eu quelque chose de vrai dans ce jugement. Chez madame Blanchet, l'âme avait pris beaucoup sur les sens : elle aimait Jérôme comme un être qui réalisait un rêve ; mais s'il eût fallu se dévouer à lui corps et âme, elle aurait peut-être reculé devant ce sacrifice, parce qu'elle ne comprenait pas assez complétement l'amour. Jérôme, dont le cœur était encore si

jeune et l'âme si nouvelle aux choses de l'amour, était ravi d'avoir trouvé une femme qui aimât comme lui; et l'un et l'autre, sans aucune arrière-pensée pour l'avenir, se lièrent d'un amour qui ne demandait à vivre que du commerce de leurs âmes. Jérôme se contenta donc de cette liaison si chaste; il lui semblait qu'en donnant à l'ange une chaîne matérielle, il aurait profané ses ailes. Madame Blanchet n'en aima que davantage Jérôme; elle avait assez connu le monde pour savoir combien de pareils sacrifices sont rares.

Ils arrivèrent à la petite porte du verger; un rayon de lune dormait déjà sur le seuil. Madame Blanchet, au lieu de l'ouvrir comme à l'ordinaire, s'arrêta devant la porte fermée. Jérôme la regardait, étonné de son attitude immobile.

— Jérôme, lui dit-elle à voix basse et en l'embrassant pour la première fois, revenez demain de bonne heure.

Jérôme lui rendit son baiser; c'était aussi la première fois qu'il embrassait madame Blanchet. Il n'avait pas encore relevé les yeux que celle-ci, ouvrant la porte, avait déjà disparu comme une vision qui s'évanouit.

— Ah çà ! Jérôme, s'écria Antoine en voyant rentrer fort tard ce dernier, je serais curieux de savoir ce que tu deviens depuis quelques jours. On dit qu'on te voit sans cesse courir de Chenevers à Sainte-Luce... Serais-tu par hasard l'amant de madame Blanchet?

— Je suis son ami, répondit Jérôme un

peu piqué du ton léger d'Antoine en parlant de madame Blanchet.

— Tu seras donc toujours sage, Jérôme... ?

— Mais dis-moi donc à ton tour, Antoine, où tu as passé ces trois derniers jours, reprit Jérôme, qui désirait assez détourner la conversation de dessus madame Blanchet.

— C'est, répondit Antoine en souriant, toute une histoire curieuse à te dire ; je vais te la conter... Mais non, réflexion faite, j'aime mieux que tu voies ce que je voulais te dire... Suis-moi, Jérôme.

Jérôme fut étonné de lui voir prendre le chemin des appartements de défunte la marquise de Chenevers, mère d'An-

toine. Ces appartements, ornés d'après les caprices d'une femme qui fit longtemps les délices de la cour, étaient de vrais petits chefs-d'œuvre de genre. La marquise venait s'y délasser de ses triomphes de Paris. Elle disait en regardant avec une noble langueur tout ce luxe de dorures, de meubles précieux et de mille petites choses merveilleuses à voir, qu'elle adorait la simplicité à la campagne. A sa mort, son fils Antoine avait fait fermer tous ces magnifiques appartements; il les laissait pour ainsi dire habités par l'ombre hautaine de sa mère. Aussi Jérôme fut-il surpris de respirer un air de vie en entrant dans ces chambres depuis si longtemps solitaires.

Antoine ouvrit la porte dorée du boudoir, et une lumière qui brûlait dans

une lampe d'albâtre jaillit doucement sur le seuil comme un rayon de lune. Leïla se dressa devant ces deux visiteurs comme une ombre mystérieuse; elle tenait entre ses petits doigts blancs un chapelet d'ébène. Elle leva sur ces visiteurs un regard encore humide de dévotion. Jérôme se retourna stupéfait vers Antoine, et balbutia quelques mots pour lui demander où il avait trouvé cette merveilleuse créature. Antoine sourit de l'étonnement de son jeune ami, et s'approchant de Leïla avec une modeste familiarité, il fit comprendre à celle-ci, en montrant Jérôme, qu'il était cet ami qui habitait avec lui, et qu'elle allait avoir aussi pour compagnon de vie.

Leïla regarda les deux amis en souriant.

Antoine eut enfin pitié de l'incroyable curiosité qu'éprouvait Jérôme de savoir comment cette jeune fille se trouvait au château. Il souhaita donc le bonsoir à Leïla, entraînant son ami jusque sur le balcon de sa chambre, d'où la nuit était magnifique à voir, il lui raconta l'histoire de l'enlèvement de Leïla.

— Mais tu l'aimes donc, Antoine? s'écria Jérôme, qui avait écouté fort gravement le récit de son ami.

Le marquis de Chenevers prit la main de Jérôme, et lui dit d'une voix profonde :

— Non, Jérôme, je ne l'aime pas.

— Tu te trompes sur toi-même, Antoine; car pourquoi aurais-tu enlevé

cette jeune fille, si tu n'avais pas senti que tu pouvais l'aimer ?

— J'en ai eu pitié, voilà tout.

—Mais la pitié, Antoine, c'est déjà de l'amour.

— Tu ne me comprends pas; tu ne vois pas au juste ce qui a motivé mon action. La curiosité m'a d'abord poussé; et puis la compassion, mais une compassion calme et désintéressée, celle qui ferait baisser un vieillard pour tendre la main à un pauvre enfant tombé, m'a fait enlever cette jeune Espagnole. Quand elle a touché le seuil de ce château, j'ai mis la main sur mon cœur, et j'ai eu honte de le sentir aussi froid que les degrés de marbre que nous montions... Il n'y a eu qu'un moment où j'ai cru que j'enlevais une amante; c'était lorsque

Sylvio volait sur la route comme une âme en délire; l'air de la nuit sifflait mystérieusement dans mes oreilles; le chemin était plein de fantastiques effets de lune; mon sang, fouetté par la course, brûlait dans mes veines; je sentais contre mon bras son cœur qui battait avec violence... Ah! Jérôme, j'aurais voulu mourir alors.

— Mais qui t'empêchait de prolonger ton bonheur?

— Toujours moi, Jérôme... A peine eus-je aperçu les premières maisons de Chenevers, que, rappelé à moi-même, je me mis à me railler cruellement de ma pauvre petite illusion de la route.

— Voilà bien le secret de ton mal, Antoine. Toujours à côté de l'homme qui

voudrait aimer, s'élève en toi un autre homme qui persifle ce sentiment. Tu te tournes toi-même en dérision, et tu crains plus que l'enfer le ridicule, ce moderne Titan qui enchaîne les plus forts de ses petits liens de fil.

— Ce que tu dis là est un peu vrai, mais je crois bien que, malgré cela, je n'aimerais pas davantage..... Tu sais mieux que moi, ajouta-t-il d'une voix solennellement triste, que je ne puis plus aimer... Je suis mort, Jérôme, et bien mort.

— Oui, mais tu as ramené une magicienne qui a du pouvoir sur les tombes.

— Ne crois pas cela, pauvre ami. Je suis un vieillard qui a trouvé l'enfant de sa vieillesse; l'ange dont le regard cé-

leste peut éclairer son chemin, qui devient de plus en plus sombre.

Antoine, comme on l'a vu aux premières pages de ce livre, comprenait bien son mal; c'était un mort qui, par une horrible exception, pouvait analyser la maladie qui l'avait fait mourir. L'éloignement du monde qui ne lui rappelait plus de dangereux souvenirs de débauche, la société continuelle de Jérôme, dont la vie jetait un doux parfum dans sa solitude, et peut-être aussi ce désir de se croire moins malade, avaient pourtant mis quelque oubli dans l'âme du jeune homme; c'était le gazon qui croissait sur la tombe.

La singulière rencontre de Leïla avait donné un instant de réveil à ce long assoupissement moral. Ce n'était pas l'a-

mour qui avait réveillé le marquis de Chenevers, mais bien un regret affreux de ne pouvoir aimer Leïla. Antoine sentait qu'auprès de cette jeune fille, il aurait fallu venir avec toutes les timides et chastes séductions d'un jeune amant, et il ne se sentait pas capable de bien jouer cette comédie. Antoine eût rougi du rôle d'amant hypocrite, et n'aurait voulu pour rien au monde se rendre maître par la fraude de Leïla; ce que Gabriel de Chessy n'aurait pas manqué d'appeler un viol à la Tartufe. Il lui restait une dernière espérance; c'était obtenir l'amour de Leïla comme il avait gagné l'amitié de Jérôme. Mais Antoine fit de suite la réflexion que la confession faite à Jérôme ne pouvait se faire à Leïla; et d'ailleurs, il était presque probable que la jeune fille n'aurait pas pitié de lui, car elle n'était pas encore arrivée à l'âge

où la femme écoute un repentir et pardonne.

Le marquis de Chenevers voyait donc tout amour impossible entre lui et Leïla, et pourtant il voulait garder au château la jeune Espagnole. Il prévoyait le moment où Jérôme pourrait le quitter, et il lui fallait une autre âme qui vécût dans sa solitude. Leïla était belle comme un ange, résignée comme une femme, et elle pouvait remplacer Jérôme. Si donc la jeune étrangère voulait accepter pour toujours son hospitalité, Antoine lui faisait chez lui des jours les plus heureux. Il est bon de remarquer dans le caractère d'Antoine le singulier besoin qu'il avait de sentir toujours près de lui une douce et pure existence; c'est ce même besoin qu'éprouve un impie

converti, de se coucher à côté d'une image sainte.

Il se passe ici trois mois, sans que le cours de cette histoire soit nuancé d'aucun événement remarquable. Leïla, reconnaissante des nobles intentions d'Antoine, a accepté son hospitalité. Antoine, heureux de la présence de cette belle et mélancolique créature, lui fait de Chenevers l'asile le plus délicieux. Jérôme et madame Blanchet ne font toujours qu'un même cœur. Les premiers jours de novembre sont arrivés, mais il n'y a pas d'hiver pour ceux qui s'aiment, et Jérôme continue ses promenades journalières à Sainte-Luce-les-Bois.

ÉPISODE.

XIII.

Un jour qu'une petite pluie fine et glacée tombait sans relâche, et que le vent du nord sifflait dans les sapins de Chenevers, Jérôme resta au château. Celui-ci vint rejoindre Antoine et Leïla qui étaient au salon.

Le marquis de Chenevers était assis

près du feu, regardant tomber la pluie à petites gouttes sur les grandes vitres des fenêtres, et passer de temps en temps de gigantesques lambeaux de brouillards qui rasaient terre; on eût dit une procession de géants qui marchaient en silence, enveloppés de longs manteaux gris. Le château de Chenevers ressemblait, en ce moment, à un de ces formidables manoirs du nord, où le vent plaint dans les créneaux comme une histoire lamentable, et où minuit fait lever d'une tombe le fantôme sanglant de quelque vieille tragédie. Un silence pesant régnait [dans le salon; chacun semblait avoir un nuage sur le front. Jérôme regardait tristement du côté de Sainte-Luce; Antoine errait dans de sombres réflexions, et Leïla, dans un coin, tirait quelques sons mélancoliques d'une petite guitare espagnole.

— Leïla, dit tout à coup Antoine que cette musique incohérente avait ramené à lui-même, racontez-nous donc quelque chose de votre pays.

— C'est vrai, Leïla, reprit Jérôme qui vint se joindre à la prière de son ami, il y a bien longtemps que vous devez nous dire votre histoire. Emmenez-nous, je vous prie, aujourd'hui en Espagne, il fait un temps à ne pas rester en France.

Un coup de vent fit en ce moment crier toutes les girouettes du château, et la pluie tomba fine et pressée contre les vitres.

Leïla parlait déjà bien français, grâces aux leçons fréquentes de Jérôme et d'Antoine. Elle vint s'asseoir sur une petite

causeuse, auprès du feu, la roula entre les deux amis et leur dit qu'elle allait conter son histoire :

« Je suis née à Grenade, commença-t-elle d'une voix à laquelle son accent espagnol donnait un charme indéfinissable. Mon père, pauvre pêcheur, avait sa petite maison sur les bords du Darro ; c'est le fleuve de Grenade qui roule de l'or dans ses flots. Il me semble que j'entends encore couler son eau derrière la haie de lauriers-roses de notre jardin... Ce sont mes plus jeunes et par conséquent mes plus heureux jours qui se sont passés dans cette demeure; j'étais alors la petite Juana qui s'amusait, des journées entières, parmi les fleurs du rivage, avec son petit camarade Miguele dont la maison touchait à la nôtre.

» J'avais huit ans et mon père m'emmenait quelquefois à la pêche. Nous allions jeter nos filets dans le Zénil, le fleuve qui traverse la Véga; on nomme ainsi la plaine qui s'étend, comme un jardin de délices, à la porte de Grenade. Mon père remontait les eaux du fleuve et moi je restais assise à l'ombre des orangers et des grenadiers; ce sont les haies odorantes de la Véga.

» Un jour que mon père était resté sur le fleuve plus longtemps qu'à l'ordinaire, je m'endormis. Quand je m'éveillai, je trouvai debout devant moi un vieillard qui me regardait gravement. Son costume à moitié oriental, son visage très-basané et calme annonçaient un Mauresque, un descendant de ces hommes qui abjurèrent leur foi pour pouvoir vivre en paix sous le soleil d'Espagne.

Mon père revint et le vieillard, qui paraissait le connaître, lui parla longtemps dans une langue que je ne comprenais pas.

» Le lendemain, au soleil levant, mon père me conduisit à la Porte d'Elvire; le vieillard de la veille s'y trouvait. Mon père m'embrassa et me dit adieu; je me mis alors à pleurer et à regarder le vieillard. Mon père rentra dans Grenade, et le Mauresque, me prenant doucement par la main, me conduisit au village de Zubia, dans une maison solitaire et blanche, élevée sur le penchant d'une colline d'où l'on découvrait toute la ville de Grenade.

» Arrivé chez lui, le vieux Mauresque me fit entrer dans une salle basse, carrée et ornée à la manière orientale. Il y

brûlait un parfum dont l'essence m'arriva jusqu'à l'âme; car ce parfum semblait me rappeler une patrie dont ma mère m'avait souvent parlé. Le vieillard me fit asseoir à côté de lui, sur un large coussin de soie.

« — Juana, me dit-il d'une voix douce et grave, désormais tu t'appelleras *Leïla*, mot qui dans notre langue signifie *nuit;* tu t'appelleras ainsi, parce que ta petite tête est déjà brune comme une nuit d'été, et que tes yeux brillent déjà comme deux étoiles mélancoliques. Tu croiras à la religion de notre prophète, parce que cette religion donne le paradis à la beauté. Tu reverras de temps en temps ton père auquel je t'ai prise, parce que, veuf de ta mère qui était de ma famille, il se trouvait seul chargé d'une nombreuse famille. Je t'ai

choisie entre toutes tes sœurs, parce que tu as conservé tous les traits des femmes de notre belle nation. Je serai ton père pendant le peu de jours qu'il me reste à vivre, et ce sera une femme de ma foi qui me fermera les yeux. »

» Je pleurai sans trop savoir pourquoi aux paroles solennelles du Mauresque, et il m'embrassa avec tendresse.

» Depuis ce jour je vécus chez Ben Abù; c'est le nom que le vieillard se faisait donner chez lui. Il m'instruisait des croyances de Mahomet et des sciences mystérieuses de son pays. Tout ceci me semblait être de merveilleuses chimères, à moi qui avais été élevée dans le rite sévère de la religion catholique. Il me prenait quelquefois sur ses genoux et me tenait de longs discours sur les

étoiles qui brûlaient sur nos têtes; il me disait que plus tard il m'apprendrait le secret des astres et la science des talismans.

» Ben Abù me contait souvent les jours de gloire de son peuple. Un soir que nous étions assis sur la terrasse de la maison, et que Grenade, toute rouge au soleil couchant, offrait à nos regards ses grands débris de murailles de briques; ses deux collines opposées où sont d'un côté les merveilleuses ruines de l'Alhambra, et de l'autre l'antique forteresse maure de l'Alcazaba; entre ces deux collines, son quartier de l'Albaycin aux maisons bizarrement pressées entre elles, et où vivait jadis le peuple marchand de Grenade; au delà, sur le coteau, ses belles maisons blanches, aux persiennes de toile peinte, et qui rou-

gissaient çà et là au soleil, dans des bosquets d'orangers et à travers des haies de yuca, ces verts éventails qui secouent de l'air sur le front des passants; ses mosquées où la croix n'a pu faire pâlir le croissant, et enfin son fleuve doré qui rôde dans ses murs, sans pouvoir se décider à sortir du paradis des vieux rois maures, Ben Abù me montra sur la colline de l'Alhmbraa une maison moderne espagnole flanquée d'une vieille tour maure; elle s'élevait derrière les touffes d'arbres d'un grand jardin.

» — Regarde bien cette tour, me dit Ben Abù, c'est là où vivaient nos ayeux. Ils ont renoncé à leur foi pour pouvoir rester dans ce paradis terrestre. Mais nous, mon enfant, nous devons penser à celui du prophète et rester fidèles à sa loi, nous donnât-on l'Alhambra

même pour nous faire renoncer à notre foi.

» Ensuite il me fit regarder une petite montagne qui bleuissait dans le lointain : c'est de ce sommet, me dit-il, que notre dernier roi, chassé de sa capitale, jeta un dernier regard sur Grenade; il soupira de toute son âme royale en voyant s'évanouir, au tournant de la montagne, la féerique cité que rougissait, comme à cette heure, le soleil d'Espagne. Les Espagnols ont depuis appelé cet endroit *le dernier soupir du Maure*.

» C'est ainsi que Ben Abù cherchait à me rattacher à sa foi par ses croyances et le souvenir de son histoire.

» Les années s'écoulaient, j'avais treize ans. Je commençais à écouter avec plus

d'attention les promesses de bonheur futur du prophète, car je souffrais déjà sur terre. Je me trouvais trop seule dans la maison de Ben Abù, et je restais des heures entières à regarder tristement Grenade. Alors me revenaient en souvenir toutes mes petites amies d'autrefois, nos courses folâtres à travers la Véga, nos rentrées à Grenade avec nos tabliers rouges, remplis de fleurs d'orangers, et nos *boleros* enfantins sous les ombrages de l'Alaméda. Je me souvenais alors avec un singulier tressaillement de cœur de mon petit danseur, Miguele Zenès. C'était lui qui me faisait toujours avoir une place à l'ombre, quand nous nous sauvions tous des rayons du soleil; c'était encore lui qui, dans nos courses à travers champs, me rapportait toujours les plus jolies fleurs. Je voulus revoir Grenade, mes petites amies et Miguele.

Le vieux Mauresque m'y conduisit et me laissa quelque temps chez mon père.

» Je retrouvai toutes mes petites amies avec quelques années de plus sur la tête et quelques joies de moins dans le cœur. Je revis Miguele, il m'embrassa avec bonheur. Il était de mon âge, et s'amusait encore de mes jeux. Nos deux maisons se touchaient; il habitait avec sa tante, parce que sa mère, la señora Zenès, menait une vie assez vagabonde. Elle dansait sur le théâtre de Madrid et sur ceux de quelques grandes villes d'Espagne. Elle se trouvait pourtant à Grenade, quand j'y revins.

» Un soir (c'est mon dernier souvenir de bonheur), j'étais chez la tante de Miguele. Tout le monde se trouvait au jardin; la lune se levait derrière les bos-

quets du château Fernandès. La nuit était pleine de doux bruits, de souffles embaumés, de lueurs mélancoliques. Nous étions assis sous un grand berceau de jasmin, la mère de Miguele, sa tante, lui et moi. La lune éclairait doucement l'entrée du berceau, de sorte que nous nous trouvions dans une légère obscurité. Miguele avait mis ce soir-là un camélia blanc dans mes cheveux, et il ne cessait de regarder blanchir la fleur sur ma tête.

» La señora Zenès voulut nous faire danser. Elle envoya donc chercher ses castagnettes et nous mit à la danse. Je ne sais ce qui se passa alors en moi, mais je dansai comme par enchantement. J'allais tantôt à pas pressés comme le bruit des castagnettes, et tantôt je laissais mourir tous mes mouvements, comme

si j'eusse expiré de bonheur. Miguele ne dansait presque plus, mais il me regardait avec un sourire fixe. Enfin, je dansai seule, et, chaque fois que je passais à travers le rayon de lune de l'entrée du berceau, il semblait que j'éparpillais sa lumière sous tout le sombre feuillage. Miguele regardait alors sa mère et celle-ci réfléchissait.

» Je cessai ma danse. La señora Zenès me prit sur les genoux, et releva mes cheveux, que la danse avait fait sortir de ma résille de soie.

» — Juana, me dit-elle...

» — Je me nomme à présent Leïla, repris-je aussitôt. Je voulais garder ce nom en reconnaissance des bontés du vieux Ben Abû.

» — Eh bien ! Leïla, j'emmène demain Miguele avec moi; si tu veux, je t'emmènerai avec lui.

» Ni le souvenir de mon père, ni celui de Ben Abù ne purent en ce moment m'arrêter; je sautai au cou de la señora en lui disant que je voulàis bien partir.

» Ce fut la première et unique faute de mon enfance, faute que j'ai expiée depuis par trois ans de larmes et d'exil, faute que mon père et le vieux Mauresque ont peut-être fait tomber en malédiction sur ma tête. »

Ici Leïla se mit à pleurer. Antoine et Jérôme regardaient avec pitié cette pauvre jeune créature, qui pleurait, comme un crime, un entraînement bien irréfléchi dans une enfant de treize ans.

« La señora Zenès m'avait défendu de parler à mon père de mon départ; je gardai le silence. Une heure avait donc fait de moi une enfant dissimulée; mais comment pouvais-je réfléchir à ma conduite, moi qui ne pensais qu'à partir avec Miguele! Le lendemain soir, à l'heure où j'allais d'ordinaire chez la tante, la señora, son fils et un homme inconnu pour moi, m'attendaient à la porte du jardin. Nous passâmes par derrière ses murs, et nous arrivâmes avec le plus grand mystère à la Porte d'Elvire. Un chariot nous y attendait, celui que vous connaissez, Antoine; nous y montâmes, et le muletier Pedro prit la route de Madrid.

» Plus Grenade fuyait de mes regards, plus mon cœur devenait triste; j'aurais pleuré si je n'avais pas craint de

faire de la peine à Miguele. Lorsque le village de Zubia passa à notre droite, le souvenir de mon séjour chez Ben Abù se réveilla doucement dans mon cœur. Je me rappelai, avec un triste enthousiasme, les leçons du vieillard sur ses croyances et sur notre histoire, et je crus que j'étais infidèle à quelque chose en les fuyant si brusquement. Quand sa blanche maison disparut au tournant de la montagne, comme un ami qui s'échappe à un adieu, il me sembla que toutes les merveilleuses croyances dont il m'avait bercée étaient véritables, et que je m'exilais volontairement des délices du paradis du prophète. Ainsi disparurent les lieux de mon enfance... Un cruel pressentiment me dit que je ne les reverrai plus; c'est pourquoi je prie souvent les anges qui envoient les songes heureux, de me les faire revoir quelquefois en rève...

» Nous restâmes trois mois à Madrid, où, pour faire plaisir à Miguele, je pris des leçons de danse de sa mère. Un jour je vis revenir le chariot qui nous avait emmenés de Grenade. Miguele vint me dire, en m'embrassant, que nous allions partir pour un lointain pays qu'on nommait l'Italie, et que nous avions avec nous une autre compagne de route, danseuse comme sa mère. Cette señora s'appelait Juanita.

» Après avoir roulé trois mois en Italie, don Lopès en payant pour nous tous, la señora Zenès en dansant de théâtre en théâtre, Miguele et moi, en nous amusant comme deux enfants que nous étions, il arriva qu'un jour nous fûmes obligés de nous arrêter dans un misérable bourg de la campagne de Rome, Miguele étant malade d'une fièvre maligne.

Je passe sur les détails d'un souvenir qui ramène après si longtemps des larmes dans mes yeux... Nous laissâmes Miguele dans le cimetière de Lucano.

» Je pleurai, pendant plusieurs jours, avec l'inconsolable continuité d'un enfant; la raison ne tempérait en rien ma douleur; c'était quelque chose d'entêté et de furieux comme un chagrin d'enfant. Enfin, le temps adoucit ma douleur, mais une tristesse, plus terrible que ma douleur insensée, s'empara de moi. Miguele mort, rien ne m'attachait plus à mes compagnons de route. Je voulus revenir en Espagne. La señora Zenès me répondit que nous ne pouvions y retourner en ce moment, car elle voulait avant me faire débuter sur un théâtre étranger. C'était si horrible à penser que je ne compris pas de suite

ce qu'elle voulait me dire Quand elle m'eut redit son intention, je lui répondis avec l'énergie de la douleur et de l'indignation, que je voulais aller retrouver Miguele, dont l'âme était revenue en Espagne; que je désirais revoir mon père, et puis, enfin, que rien au monde ne me ferait monter sur le théâtre pour y danser comme elle.

» Je la vois encore sourire de mon impuissance, mais moi je connaissais ma force pour résister. Ni les caresses, ni les coups ne purent me faire plier. Ce fut une guerre de deux ans et demi que je soutins avec toute l'énergie d'une résolution espagnole; mais peu à peu le découragement me prit; la mort se mit dans mon âme, et je ne fis plus qu'une résistance inerte. Je grandissais; la señora Zenès était ravie de me voir deve-

nir singulièrement belle : ce sont ses propres paroles. En effet, mes précoces souffrances avaient imprimé sur mes traits un étrange caractère de beauté; j'étais belle comme une jeune fille et grave comme une femme; je fascinais de loin, j'attristais de près. Don Lopès trouvait que, de jour en jour, je prenais la taille souple et cambrée des Andalouses; on eût dit qu'un mauvais génie éprouvait du plaisir à me façonner ainsi pour le théâtre. Je prévoyais donc le jour où la señora me parerait de la honteuse tunique et me ferait monter sur les planches... Mais j'avais déjà choisi mon genre de mort...

» Antoine, vous vous êtes alors rencontré sur ma route, et j'ai trouvé grâce devant vous. J'ai de suite senti que je vous avais fait pitié; aussi n'ai-

je pas craint de me jeter dans les bras d'un protecteur que le hasard me donnait d'une façon si bizarre. Vous m'avez fait de votre château l'asile le plus tranquille comme le plus sacré; je vous en remercie, car, à seize ans, j'avais déjà besoin de me reposer de la vie... Maintenant si vous voulez que je reste avec vous, je resterai; si, au contraire, la présence d'une pauvre créature aussi malheureuse que coupable vous devient insupportable, renvoyez-moi. Dussé-je retourner, pieds nus et en mendiante, jusqu'à ma chère Espagne, j'y retournerai. Je reverrai encore une fois Grenade si belle au soleil couchant, la Véga, cette plaine de myrtes et d'orangers, le Darro, qui coule près de la maison de mon père, et ce jardin désert habité par le souvenir de Miguele; j'irai demander pardon à mon père de l'avoir quitté; je remonte-

rai au village de Zubia pour entendre raconter encore au vieux Ben Abù toutes les voluptés du paradis du prophète; je ne croirai plus à ses délicieuses espérances, mais je les écouterai tristement comme de merveilleuses fables de bonheur qui font oublier un instant l'histoire de la vie...»

MÉLANCOLIE.

XIV.

Leila avait fini son récit; Antoine et Jérôme gardaient un silence solennel. Jérôme regardait avec pitié cette pauvre jeune fille que la vie avait déjà tant fait souffrir, et qui pleurait sa patrie comme une terre qu'elle ne devait plus revoir. Antoine réfléchissait à l'histoire de la jeune Espagnole; il sentait plus que ja-

mais qu'il était presque impossible de se faire aimer de Leïla, cette veuve d'un souvenir si passionné. Il la trouvait plus belle encore, depuis qu'il connaissait son histoire ; c'était l'auréole qui faisait davantage ressortir sa tête brune et mélancolique.

Il regardait avec une naïve attention cette étrange créature, car il lui semblait voir en elle comme une réverbération de l'Espagne avec ses soleils ardents, ses lunes sereines, ses danses sous les orangers, ses fleuves aux rives odorantes, ses souvenirs maures, ses fougueuses amours, et ses bruits religieux de mille cloches sonores. Le marquis de Chenevers était plus que jamais dans l'intention de garder Leïla, si celle-ci se résignait à oublier l'Espagne.

— Leïla, lui dit-il, vous resterez avec nous, si vous le voulez bien. Nous ne pouvons pas vous donner ici votre beau pays de Grenade, votre maison aux bords de ce fleuve qui coule encore dans votre souvenir, et des bois d'orangers pour y causer d'amour aux jours de l'été. Mais nous vous donnerons nos larmes pour tout ce que vous avez enterré dans le passé, et nous vous promettons notre amitié pour l'avenir. Si le cœur vous dit de rester avec nous, restez ; la France sera votre pays. La patrie est où sont les amis.

Jamais Jérôme n'avait entendu parler Antoine avec autant d'âme. Il y avait ordinairement dans sa parole quelque chose d'acerbe ; mais sa voix, en ce moment, semblait pleurer comme malgré lui.

— Votre hospitalité, monsieur de Chenevers, répondit Leïla, honore une pauvre créature comme moi. Je resterai avec vous. Ma patrie sera où j'ai rencontré deux amis comme vous.

Leïla regarda Antoine et Jérôme, et prit la main de l'un et de l'autre avec un sourire de reconnaissance.

La journée du lendemain fut des plus belles; on était pourtant en novembre. Si c'était le dernier beau jour, l'été faisait à la terre de splendides adieux. La nature se réveillait encore une fois comme pour une journée de printemps; quelques fleurs se hasardaient d'éclore; les oiseaux chantaient par moment, et quelques papillons volaient sur les rares fleurs: malheureux qui ne pensaient pas qu'ils voltigeaient aux portes de l'hiver,

et que la nuit de ce beau jour gêlerait leurs petites ailes fines ! Il y avait dans l'air comme des souffles printanniers, et les arbres auraient presque été tentés de reverdir, honteux qu'ils étaient de se voir en têtes chauves au milieu de cette fête inattendue d'un beau jour.

Antoine voulut profiter de cette douce faveur que le soleil faisait encore à novembre, et il envoya demander à Leïla si elle voulait faire un tour dans les bois. Celle-ci demanda un quart d'heure pour se préparer, et, au bout de ce temps, elle vint rejoindre Antoine qui marchait avec Jérôme dans la cour du château.

Les deux amis ne purent s'empêcher de pousser une petite exclamation de surprise en voyant Leïla descendre les

marches extérieures du vestibule. Si la jeune fille s'était accoudée, en ce moment, sur un des grands vases de marbre blanc de l'escalier, elle aurait donné au peintre le plus fin sujet de gravure de *keepsake*.... Sa robe de soie gris-perle imitait presque une amazone par l'étroitesse du corsage qui collait sur sa poitrine gonflée de jeunesse et sur ses bras finement arrondis. Une large frange de dentelle noire lui servait de collerette tombante, et son cou sortait avec noblesse de cette simple garniture. Elle était nu-tête, et ses magnifiques cheveux noirs roulés sur les tempes étaient fixés, comme à la manière espagnole, par deux épingles à grosses têtes d'or. Elle ouvrit au soleil une ombrelle de soie bleue, et sa tête ressortit délicieusement sous ce petit jour azuré.

Les trois promeneurs se dirigèrent du côté des bois. Les chemins étaient jonchés de feuilles mortes qui bruissaient tristement sous leurs pieds. Quelques arbres, couverts encore d'une verdure mourante, montraient çà et là leur feuillage solitaire. Le soleil remplissait les bois de mélancoliques tons de lumière; il semblait regarder avec pitié la terre dont la jeunesse se fanait. Il y a toujours quelque chose de triste dans un beau jour de la fin d'automne; c'est l'été qui cherche à sourire sous le costume désolant de l'hiver.

— Nous n'avons pas de ces jours-là en Espagne, dit Leïla que l'aspect de la nature remplissait d'une vague tristesse. Chez nous, l'hiver chasse brusquement l'été. Nous ne connaissons pas vos jours mourants d'automne.

— Aussi, répondit Jérôme qui marchait à côté d'elle, ne devez-vous pas connaître la mélancolie, ce pâle bonheur des âmes du Nord.

— C'est vrai, reprit Leïla, nos douleurs, comme nos passions, sont toujours des fureurs. Nous ne concevons pas, comme vous, le bonheur d'être triste.

— La mélancolie est pourtant, Leïla, la perfection de l'âme.

— Je le sais, Jérôme. Quoique née Espagnole, j'ai pris avec goût quelques-uns de vos sentiments; je suis peut-être devenue aussi mélancolique qu'une Allemande. Ceci vient sans doute de mes souffrances. Je suis, pardonnez-moi

cette comparaison trop délicate, je suis une fleur exotique qui prend la couleur pâle de celles de votre pays. Je ne suis plus Andalouse ; car à présent je me résigne à tout, et je passe des journées entières à rêver.

— Est-ce que par hasard vous seriez malheureuse avec nous ? reprit Jérôme à voix basse.

— Jérôme, vous ne m'avez pas comprise ; je veux uniquement vous dire que de jour en jour je change de nature. J'ai presque éteint en moi tout le feu espagnol, et mis à sa place une âme triste et calme : on ne me reconnaîtrait plus à Grenade.

Telle était en effet Leïla : ardente et

brune création du Midi, que tempérait une âme rêveuse de femme de nos pays ; c'était un volcan qui s'éteignait pour laisser croître une fleur du ciel dans son cratère.

Antoine marchait derrière Jérôme et Leïla, écoutant en silence leur lente conversation. Il regardait se dessiner devant lui la taille souple et nerveuse, la riche coiffure des cheveux noirs, et de temps en temps l'œil ardent de Leïla qui se tournait vers lui, et il croyait rêver en entendant sortir de ce corps si magnifique d'aussi mélancoliques paroles. Antoine comparait alors la jeune espagnole à une belle plante du Midi, aux ardentes couleurs, aux feuilles larges et à la tige vigoureuse, qui exhalait de son cœur le parfum mystérieux d'une petite fleur du Nord.

Les trois promeneurs avaient marché assez loin de Chenevers; Jérôme, apercevant alors, à travers les arbres dépouillés, le clocher de Sainte-Luce, proposa d'aller voir madame Blanchet. On accepta, et, au bout d'un quart d'heure, Jérôme sonna à la petite porte de la jolie maison de campagne.

Madame Blanchet que le beau jour avait aussi fait sortir de chez elle, était en ce moment au verger. Elle était assise sur le tronc moussu et courbé d'un pommier, et ses yeux se perdaient tristement sur la campagne.

Pourquoi Jérôme ne vient-il pas par un aussi beau jour? telle était la question que sa pensée lui faisait sans cesse. Un soupçon chimérique travaillait son esprit; elle supposait que Jérôme ne

l'aimait plus. La bizarre prédiction de la vieille mendiante lui revint à l'esprit, et elle frissonna. Elle apercevait, dans la campagne, tous ces chemins parcourus avec tant de bonheur, aux jours de l'été, et, les voyant maintenant, sans fleurs ni ombrages, elle se mit péniblement à croire que l'amour n'avait aussi que pour un certain temps des joies et des mystères. La jolie tête blonde de madame Blanchet s'était penchée sous ces rêveuses impressions, et sa petite chèvre, couchée à ses pieds, la tête posée sur ses genoux, la regardait avec de petits yeux tristes. Tout à coup Fantasque se dressa sur ses pattes, fit deux ou trois bonds de joie autour de sa maîtresse, et courut à la porte du verger où elle venait d'apercevoir Jérôme.

Madame Blanchet fut très-contente

d'avoir été ainsi avertie de l'arrivée des trois visiteurs ; elle eût été vexée d'être surprise dans son attitude rêveuse et mélancolique de tout à l'heure : il est des êtres qui craignent d'être vus, qu'on me passe l'expression, dans le déshabillé de leur âme. Elle alla, le sourire sur les lèvres, au-devant des visiteurs, lança un furtif regard de reproche à Jérôme, salua dignement le marquis de Chenevers, et considéra avec une maligne curiosité cette Leïla dont Jérôme lui avait tant parlé.

La jeune fille resta douce et calme sous le regard scrutateur de madame Blanchet, et celle-ci sentit son cœur s'en aller vers cette touchante créature. Elle s'approcha de Leïla avec une pitié de mère, et la prit amicalement par la main pour la conduire au salon.

On dîna à Sainte-Luce. Après dîner, madame Blanchet attira Leïla à part, et la fit parler de tous ses souvenirs. La jeune fille lui raconta sa vie comme elle l'avait dite à Antoine et à Jérôme ; mais elle le fit pour madame Blanchet, avec cet épanchement confiant et mélancolique, qui existe de suite entre deux femmes dont les âmes pleurent en secret. Madame Blanchet, qui avait si souvent rêvé un roman pour sa vie, fut émerveillée d'avoir trouvé une jeune fille qui en avait déjà réalisé un si complet, et elle conçut pour Leïla une amitié pleine d'admiration.

Comme le marquis de Chenevers n'avait pas encore l'intention d'aller passer l'hiver à Paris, il fut convenu qu'on aurait quelques soirées d'amis au château. Jérôme fut chargé de décider madame

Blanchet à y venir souvent. Celle-ci ne pouvait résister à la prière du jeune homme, et elle accepta.

La voiture du marquis de Chenevers venait d'arriver dans la cour de madame Blanchet, et les trois visiteurs se levèrent en souhaitant le bonsoir à la douce et grave maîtresse de maison.

UNE DANSE ESPAGNOLE.

XV.

Un mois après cette visite à Sainte-Luce, les appartements de réception du château de Chenevers s'illuminaient comme pour une fête. Les serviteurs, émerveillés de cet éclat inaccoutumé, se demandaient entre eux la cause de toutes ces splendeurs. Il y avait trois ans que ces appartements étaient restés sombres comme

l'âme de leur maître. Mais aujourd'hui le marquis de Chenevers semble vouloir revivre au monde, et il invite à un modeste raout de campagne quelques voisins de Chenevers. Deux sont déjà connus du lecteur : Gabriel de Chessy et madame Blanchet ; nous traiterons les autres comme ces figurants de théâtre, dont le programme des acteurs ne donne même pas les noms.

Quand tout le monde se trouva réuni dans les splendides appartements du château d'Antoine, il y eut une expression d'étonnement peinte sur tous les visages; Leïla n'était pas au salon. La plupart des invités étaient venus principalement pour voir la belle Espagnole, et elle manquait à la soirée. Son absence jetait comme une ombre sur toutes les lumières. Antoine remarquait avec un plaisir

jaloux l'effet produit sur tout le monde par l'absence de Leïla. Un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres froides : il ressemblait assez à un dieu malin, qui tiendrait quelque temps la terre en attente du jour.

Au bout d'une heure d'attente, il fit un certain signe à un domestique, placé à l'entrée du salon, et celui-ci alla ouvrir une petite porte dérobée qui conduisait du salon aux appartements de sa mère. Une minute après, Leïla parut en éblouissant costume espagnol ; c'était un cadeau d'Antoine. Une rumeur d'admiration salua l'entrée de la belle étrangère. Antoine sentit alors tressaillir quelque chose en lui ; la vanité est ce qui meurt le moins facilement dans l'homme.

Leïla fit quelques pas, et le salon se

trouva illuminé de sa présence. Tout scintillait sur elle comme par enchantement; les épingles d'or de sa coiffure brillaient dans ses cheveux noirs, comme des étoiles sur un ciel de nuit; sa robe de satin se moirait de reflets magiques; ses dentelles flottaient sur son corps ainsi que des franges vaporeuses. Elle avait au doigt une pierre précieuse qui luisait comme un regard d'amour.

Antoine prit Leïla par la main, et la présenta à la noble compagnie. Gabriel de Chessy s'approcha de la jeune Espagnole, et lui reprocha en riant d'avoir pris sur elle quelque talisman du vieux Ben Abù, pour ensorceler les cœurs. Leïla le regarda avec un sourire, et Gabriel s'éloigna, tremblant comme un homme qui vient d'être blessé par l'arme même dont il avait plaisanté.

La jolie dame Blanchet s'avança à son tour vers Leïla et l'embrassa. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche, et un simple ruban de soie noir nouait ses tresses de cheveux blonds cendrés. Elle restait, comme une ombre pâle et frêle, à côté de l'éblouissante Leïla, et il semblait qu'au moindre mouvement brillant de l'une, l'autre allait s'évanouir doucement.

— Leïla, dit madame Blanchet, de manière à être entendue de tout le monde, vous m'avez souvent promis de danser un jour une danse espagnole; vous ne pouvez pas choisir un meilleur moment pour tenir votre promesse.

Leïla rougit et baissa les yeux, car il s'était élevé de toutes les bouches une prière, pour appuyer la demande de

madame Blanchet. La jeune fille regarda Antoine; celui-ci comprit ce regard.

— Il vous est impossible, Leïla, dit-il, de résister à une prière aussi unanime. Je vous supplie aussi de nous danser quelque belle danse de votre pays. Je regrette de ne pouvoir vous donner en ce moment une pelouse d'Espagne, avec l'ombre de quelques orangers, et la musique d'une mandoline de Séville.

Leïla demanda la permission d'aller chercher ses castagnettes, et, pendant le temps de son absence, la noble société fit un demi-cercle pour laisser à la jeune danseuse le milieu du salon.

Les castagnettes claquèrent vigoureusement entre les petits doigts de Leïla; et, comme éveillée par cette musique

nationale, la danseuse, en deux bonds, vint se poser sur la pointe du pied au milieu du salon. Elle s'y arrêta un instant comme suspendue en l'air par des ailes d'ange, et elle baissa la tête pour rougir. Alors commença une de ces chaudes et vigoureuses danses espagnoles, tout empreintes d'une volupté méridionale. Tantôt Leïla, une jambe en avant, le dos en arrière, un bras levé sur la tête et l'autre tombant, s'arrêtait au milieu des claquements mourants des castagnettes; elle avait dans cette pose une expression de volupté souple et nerveuse, qui aurait effrayé les plus forts. Tantôt la jeune Espagnole faisait précipitamment bruir ses castagnettes autour d'elle, et ses pas volaient aussi vite que leurs notes rapides. Un instant après la musique expirait; les bras de la danseuse tombaient languissamment; sa

tête se penchait ; ses jambes semblaient fléchir sous elle. C'était le plaisir qui se mourait, encore beau d'une volupté défaillante. Et puis Leïla se réveillait en sursaut et recommençait sa danse merveilleuse.

Les spectateurs étaient comme sous l'empire d'un charme; mais, plus que tous les autres, Antoine éprouvait le pouvoir de la magicienne. La parure de Leïla ondulait pour lui de mille reflets étranges ; à chaque pirouette de la danseuse, les paillettes d'or de sa robe jaillissaient comme autant d'étoiles dans ses yeux fascinés. Plus Leïla tournait, plus elle lui jetait d'éblouissement, comme une certaine pièce d'artifice qui, plus elle tourne, plus elle envoie autour d'elle de brillantes fusées. Antoine suivait donc d'un œil enchanté, et le cœur en ha-

leine, toutes les voluptueuses et rapides positions de la danseuse.

La danse cessa ; l'éblouissante fantasmagorie s'éteignit, il ne resta plus à la place qu'une pauvre jeune fille qui baissait les yeux. Antoine la regarda comme pour se délasser de toutes ses fascinations ; après avoir été agité de mille prestiges, il se sentait heureux de pouvoir enfin se reposer sur la calme réalité.

Ce fut de tout côté un concert de bravos à rendre jalouse une première danseuse d'opéra. Antoine voulut complimenter Leïla de vive voix, mais les mots tarissaient dans sa bouche ; il se contenta de lui sourire au moment où elle passait devant lui. Le marquis de Chenevers fut

presque tenté de croire qu'il aimait cette jeune fille.....

Eh bien ! monsieur Lorin, dit Gabriel de Chessy, en s'approchant de Jérôme, vers la fin de la danse, vous ne venez donc pas me remercier de vous avoir conduit un jour au village de Sainte-Luce-les-Bois ?

— Je vous en remercie beaucoup, reprit Jérôme, qui redoutait de parler avec Gabriel de madame Blanchet.... Je trouve que ce village est d'un aspect vraiment pittoresque.

Ah ! monsieur Jérôme, vous éludez la question. Vous craignez peut-être que je ne blesse de quelques plaisanteries la femme que vous aimez. N'ayez peur ;

madame Blanchet est un ange qui a des ailes pour fuir mes flèches.

—Je n'ai jamais craint, monsieur de Chessy, de m'entretenir avec vous de madame Blanchet; c'est vous-même qui m'avez appris à en parler avec estime.

— Ainsi, reprit Gabriel en regardant Jérôme de côté, vous êtes heureux de connaître madame Blanchet ?

— Je suis heureux de jouir quelquefois de son intéressante société.

— Et ça durera longtemps, j'espère.

— Les bonnes amitiés durent toujours, monsieur de Chessy.

— Votre proverbe est vrai, mais il ne vous est pas applicable.

— Comment! dit Jérôme étonné.

— Comment! reprit Gabriel, c'est, qu'entre vous et madame Blanchet, il n'y a pas d'amitié, mais de l'amour.

— Et quand cela serait ?

— Il n'y a certainement pas de mal à cela, monsieur Jérôme, reprit Gabriel avec un petit sourire. Mais seulement il faut avoir alors moins de confiance dans l'éternité de vos sentiments mutuels.

— Et pourquoi? dit Jérôme qui se rembrunissait.

— Parce que l'amitié est une bonne vieille fille qui prend un soin extrême de ses jours, tandis que l'amour est un jeune homme affamé qui dévore vite les siens... Madame Blanchet vous aime aujourd'hui ; mais qui sait si vous vous aimerez demain ? Croyez-moi, Jérôme, l'amour est, comme nos romans du jour, en deux volumes. Au premier, ce sont les rêves aux ailes d'anges, les timides ivresses, les rendez-vous aussi chastes que la lune qui les éclaire, etc., etc. ; au second... ma foi, je pense bien que vous lirez votre second volume ; je ne me donnerai donc pas la peine de vous dire d'avance ce que vous y verrez.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

